
« LA MERVEILLE DE LA VIE CONSACRÉE »



-
- I - TRIPLE MISSION DE TOUTE VIE CONSACRÉE
 - II - PREMIÈRE PARTIE: LES INSTITUTS RELIGIEUX
 - III - DEUXIÈME PARTIE: LES SOCIÉTÉS DE VIE APOSTOLIQUE
 - IV - TROISIÈME PARTIE: LES INSTITUTS SÉCULIERS
 - V - TOUS LES ARBRES NE SONT PAS PLANTÉS !
 - VI - ANNEXE « DIEPPE-QUÉBEC 1639 »

**LETTRE PASTORALE
DE
MGR FRANÇOIS THIBODEAU, C.J.M.
ÉVÊQUE D'EDMUNDSTON
SUR LA VIE CONSACRÉE
À L'OCCASION DE LA FÊTE DE LA PENTECÔTE
LE 8 JUIN 2003**

« LA MERVEILLE DE LA VIE CONSACRÉE »

TRIPLE MISSION DE TOUTE VIE CONSACRÉE

Pour une dixième année consécutive, j'adresse une lettre pastorale à tous les diocésains et diocésaines à l'occasion de la Fête de la Pentecôte. Dès l'an dernier, avec la publication de "Mission d'amour": "Tu m'as séduit et je me suis laissé séduire" où trente-cinq confrères-prêtres nous livraient leur itinéraire presbytéral, j'annonçais qu'en 2003 je poursuivrais cette réflexion vocationnelle sur la vie consacrée et qu'en l'an 2004 ce serait sur l'appel de Dieu à la vie conjugale.

FINALITÉS SEMBLABLES

En établissant la Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes, Saint Jean Eudes décrivait les trois fins qu'il avait fixées à son institut et qui doivent se rapprocher étroitement, du moins par la première, de celles des autres congrégations religieuses. "Vous devez vous souvenir, écrivait-il, que la Congrégation a été établie de Dieu en son Église, et qu'il vous a fait la grâce de vous y appeler pour trois fins. La première, pour vous donner les moyens d'arriver à la perfection et à la sainteté conforme à l'état ecclésiastique. La deuxième, pour travailler au salut des âmes par les missions et les autres fonctions du sacerdoce, qui est l'oeuvre des Apôtres, l'oeuvre de Notre Seigneur, qui est si grande et si divine qu'il semble qu'il ne peut y en avoir de plus grande et de plus divine. Néanmoins, il y en a une qui le surpasse, c'est celle de travailler au salut et à la sanctification des ecclésiastiques, ce qui est sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner les docteurs, paître les pasteurs, éclairer ceux qui sont la lumière du monde, sanctifier ceux qui sont la sanctification de l'Église. Voilà la troisième fin pour laquelle Dieu a voulu établir notre petite Congrégation dans l'Église, et pour laquelle il nous y a appelés par une miséricorde incompréhensible et dont nous sommes infiniment indignes."

GRATITUDE ET INTERPELLATIONS

Partageant ce sentiment d'extrême indignité, j'ose cependant aborder, avec audace et reconnaissance, une oeuvre merveilleuse que l'Esprit Saint a accomplie et qu'il continue d'accomplir au milieu de nous, l'oeuvre des congrégations de vie consacrée, des sociétés de vie apostolique et des instituts séculiers. Aussi le cri qu'exprime l'Église dans sa liturgie, -"Creuse en nous le désir de sainteté"- me semble convenir à toute personne qui veut se consacrer au Seigneur d'une manière toute particulière, sous la poussée de l'Esprit Saint. En vous présentant successivement les instituts de vie consacrée, les instituts de vie apostolique et les instituts séculiers qui sont présentement à l'oeuvre chez nous, je veux manifester, au nom de toute l'Église diocésaine, ma gratitude la plus profonde pour le témoignage merveilleux qu'ils nous donnent et les services inestimables qu'ils nous rendent. Je souhaite également que sous la poussée de ce même Esprit, d'autres personnes de chez nous, notamment des jeunes, puissent répondre à l'appel que le Seigneur leur lance par ma voix et celle de mes frères et soeurs. Je remercie tous ceux et celles qui ont rendu possible la publication de cette lettre pastorale: je formule le souhait qu'elle puisse porter des fruits en abondance. Je vous invite à lire en annexe le récit de la venue des premières religieuses en Nouvelle France, les Augustines et les Ursulines. Semblables aux Actes des Apôtres, ces lignes nous livrent l'élan de ces religieuses, les premières femmes missionnaires au monde: elles sont annonciatrices des vies consacrées, des vies apostoliques et des instituts séculiers à venir.

STATISTIQUES TROUBLANTES

Que serait devenu notre Diocèse sans la présence de prêtres réguliers (religieux), sans la présence des frères et des soeurs, sans la présence des femmes et des hommes consacrés, engagés au coeur de notre le monde? Dès le début de notre Diocèse en 1944, l'on comptait 42 prêtres diocésains, 10 prêtres réguliers et 170 religieuses, pour une population catholique de 37,702 personnes. Quinze ans plus tard, l'on comptait 63 prêtres diocésains, 32 prêtres réguliers, 360 religieuses, 24 frères et 60 Oblates, pour une population catholique de 53,000 personnes. Les plus récentes statistiques nous indiquent qu'aujourd'hui, en notre Diocèse, il y a 37 prêtres diocésains, 9 prêtres réguliers, 117 religieuses, 1 frère et 1 Oblate, pour une population catholique de 54,300 personnes... Les maisons religieuses qui faisaient notre fierté dans un passé encore récent, ne sont plus entre les mains des communautés religieuses: les institutions d'éducation et de santé sont passées entre les mains de l'État pour une bonne part ou encore de particuliers: Sanatorium St-Joseph, Hôtel-Dieu St-Joseph à Edmundston, à Grand-Sault, à St-Quentin ou à Perth, Orphelinat Mont-Ste-Marie, Université Saint-Louis, Collège et École Maillet, Juvénat des Frères de l'Instruction Chrétienne, École Notre-Dame, Couvent des Soeurs Grises, Foyer Notre-Dame à St-Léonard, Académie Conway, École St-François, Grand Séminaire de Red Rapids, Couvents, etc. Un grand dépouillement s'est effectué au long des quarante dernières années; les effectifs se sont amoindris, la moyenne d'âge s'est élevée, les oeuvres ont changé, la visibilité des soeurs et des frères s'est modifiée, mais au-delà de tous ces changements, demeure le feu sacré qui anime toute personne consacrée, un amour inconditionnel pour Jésus et son oeuvre à la gloire de son Père et pour le salut du monde.

UN FEU SACRÉ DEMEURE

Dans son inoubliable exhortation post-synodale sur la vie consacrée "Vita consecrata", Sa Sainteté Jean-Paul II indiquait en 1996 la triple mission de toute vie consacrée: Confessio Trinitatis, Signum Fraternalitatis et Servitium Caritatis, que l'on pourrait traduire "Consécration à la Trinité, Communion de fraternité et Mission de Charité". Plus que jamais, me semble-t-il, toutes les personnes consacrées ont un vif désir de professer par toute leur vie leur appartenance à la Sainte Trinité. Leur vocation est véritablement l'initiative de Dieu; consacrées par l'Esprit Saint, elles veulent suivre les pas de Jésus en vivant les conseils évangéliques. Guidées par l'Esprit de sainteté, elles se veulent fidèles au charisme de leurs congrégations, tout en demeurant créatrices et ouvertes aux nouveaux besoins. Sous le signe de la communion, elles veulent vivre authentiquement les valeurs permanentes de l'amour, de la vie fraternelle et de la vérité. Désireuses de manifester l'amour de Dieu au coeur de notre monde, elles n'hésitent pas à répondre à la mission du Christ en donnant leur vie jusqu'au bout et en témoignant d'une manière prophétique, d'une vie chaste, pauvre, fidèle et libre dans la liberté et la compassion. En reprenant les trois expressions du Pape Jean-Paul II, en me remémorant le chant écrit par le prêtre-poète Robert Lebel, "la chanson d'Élisabeth", et en revoyant chacune des personnes consacrées vivant au coeur du Diocèse d'Edmundston, je me surprends à écrire pour chacune d'elles: "Heureuse, Bienheureuse, Chanceuse! Dieu t'a choisie." En me rappelant votre mission de tendresse et de compassion, en soulignant le sens de vos engagements, en accueillant les paroles de l'Évangile de Saint

Jean “Ce n’est pas vous qui m’avez choisi, mais c’est moi qui vous ai choisies”, les paroles d’Élisabeth me viennent à l’esprit: “Bienheureuses vous qui avez cru, heureuses, bienheureuses, chanceuses, Dieu vous a choisies!”

PREMIÈRE PARTIE: LES INSTITUTS RELIGIEUX

Famille Mariste (s.m. et f.m.s.)
Filles de la Sagesse (f.d.l.s.)
Filles de Marie-de-l’Assomption (f.m.a.)
Religieuses Hospitalières de St-Joseph (r.h.s.j.)
Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur (n.d.s.c.)
Servantes du Très-Saint-Sacrement (s.s.s.)
Soeurs de la Charité (s.g.m.)

“En tant que consécration de toute la personne, la vie religieuse manifeste dans l’Église l’admirable union sponsale établie par Dieu, signe du siècle à venir. Ainsi le religieux accomplit sa pleine donation comme un sacrifice offert à Dieu, par lequel toute son existence devient un culte continu rendu à Dieu dans la charité. L’institut religieux est une société dans laquelle les membres prononcent, selon le droit propre, des voeux publics perpétuels, ou temporaires à renouveler à leur échéance, et mènent en commun la vie fraternelle. Le témoignage public que les religieux doivent rendre au Christ et à l’Église comporte la séparation du monde qui est propre au caractère et au but de chaque institut.” (Canon 607)

“DANS LA SAINTE LIBERTÉ”

RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH (R.H.S.J.)

BRIBES D’HISTOIRE

Dans son dernier album, Robert Lebel offre aux Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, un chant qu’il intitule: “Dans la sainte liberté” en faisant référence au charisme qui marque cette Congrégation qu’un laïc français, Jérôme Le Royer de la Dauversière, époux, père de cinq enfants et humble percepteur d’impôts, a fondée en 1636 à La Flèche, avec la collaboration de Marie de la Ferre, sous le nom: “Congrégation des Filles de Saint-Joseph”:

Dans la sainte liberté	Construisant notre unité	D’un visage tendre et bon,
Des enfants de Dieu,	Sur ce qui est vrai,	Tout empreint de joie,
Puissions-nous toujours garder	Nous saurons nous entr’aimer	D’un regard de compassion
L’âme attentive...	Comme il nous aime...	Qu’en soignant le corps...
Attentive à Lui, attentive à soi,	Par ce lien d’amour	Nous touchions le cœur
Attentive à l’autre.	Qui unit déjà le Fils et le Père.	Des êtres qui souffrent!

Et Robert Lebel ajoute: “Si, à force de servir, nous perdions l’Amour et devons nous endurcir dans l’habitude, déposons nos coeurs dans celui de Dieu pour nous y refaire!”

Déjà en 1643, dans les Constitutions, Jérôme Le Royer de la Dauversière, avait inscrit: “L’esprit de cette famille est celui d’une sainte liberté des enfants de Dieu qui fait l’âme attentive à soi, fidèle à Dieu, pure en sa vie, douce en sa conversation, cordialement unie à ses soeurs, tendrement charitable envers les pauvres malades, constante et forte en tous accidents fâcheux et universellement désireuse de tout ce qui la peut rendre agréable à Dieu.”

Le jour de la Purification, 2 février 1630, nous raconte Sr Georgette Desjardins, r.h.s.j., Jérôme Le Royer avait entendu une voix intérieure qui lui demandait de travailler à la création d’une communauté de Filles dédiée à la Sainte Famille sous le vocable de saint Joseph pour se consacrer au soin des pauvres malades de l’Hôtel-Dieu de La Flèche. Assailli par le doute, l’incertitude et l’opposition, Jérôme Le Royer continue de prier pour connaître les desseins de Dieu sur lui. Le Seigneur répond en lui inspirant d’autres projets jugés

extravagants: fonder une colonie d'évangélisation sur l'Île de Montréal où les Filles de sa future communauté iront soigner les blessés et les malades dans un hôpital qui y sera construit! Il partage ce projet avec le jeune abbé Jean-Jacques Olier, futur fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, et le baron de Fancamp. Ils fondent, en 1639, la Société de Notre-Dame de Montréal. Ne pouvant traverser eux-mêmes en Nouvelle France, les trois membres fondateurs choisissent un chrétien fervent et soldat éprouvé, le Sieur Paul Chomedey de Maisonneuve pour conduire le premier contingent destiné à Ville-Marie et qui compte 54 personnes dont quatre femmes, notamment Jeanne Mance, chargée de faire construire et d'administrer un hôpital.

C'est en 1659, alors que le premier évêque de la Nouvelle France, le bienheureux François de Montmorency Laval, ancien élève du Collège de La Flèche, vient tout juste d'être nommé à Québec, trois Filles de Saint-Joseph arrivent à Montréal pour aider Jeanne Mance dans le soin des blessés et des malades de l'Hôtel-Dieu. Cette même année, le 6 novembre 1659, au moment où les trois premières Hospitalières viennent d'arriver à l'Hôtel-Dieu de Montréal, Jérôme Le Royer de la Dauversière meurt après avoir accompli le mandat que Dieu lui avait confié. En 1666, un groupe de Filles de Saint-Joseph prennent, selon la coutume de l'époque, les vœux solennels et la clôture monastique: cette orientation est à l'origine du nom de Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph. À la mort de Mademoiselle Mance en 1673, les trois Religieuses Hospitalières deviennent administratrices du premier hôpital de Montréal. Cette "ville" sera leur seul milieu de travail en Amérique pendant près de 200 ans.

"Libres pour aimer et pour servir, inspirées par l'amour du Christ et fidèles à leurs traditions, les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph partagent leur temps, leur prière et leur vie fraternelle spécialement avec les personnes qui en ont le plus besoin. Elles sont appelées à incarner la tendresse et la compassion du Christ dans le service de ses membres. Créatrices, innovatrices et libres, elles demeurent attentives à tout besoin humain et s'engagent selon toute leur disponibilité"..

"L'Esprit Saint est à l'oeuvre dans la Congrégation. La mission des R.H.S.J. pour demain sera certainement vécue d'une autre façon que celle que nous avons connue."

" Demain ne peut être pareil à aujourd'hui! Il me faut être attentive aux appels de l'Esprit, ce qui m'amène à une constante conversion du coeur."

"Soyons accueillantes et ouvertes aux situations nouvelles. Beaucoup de gens comptent sur nous: les jeunes désemparés, les familles brisées, les personnes âgées ou seules...Mais avant tout, soyons des femmes de foi, de prière et de compassion."

"Renouvelons notre foi en Dieu qui appelle, et interpellons les jeunes, surtout par le témoignage de notre vie d'union à Dieu, de don de soi vécu dans la simplicité et la joie."

CHEZ NOUS

Elles commencent à essaimer pour répondre à des besoins spécifiques à Kingston en 1845, à Tracadie et à Chatham en 1868 et 1869, et à Saint-Basile de Madawaska en 1873. Ce fut jour d'allégresse, écrit le Père Thomas Albert, que le 4 octobre 1873, date où les quatre Religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal, arrivèrent à Saint-Basile. À la demande de Mgr James Rogers, elles avaient accepté de fonder une succursale de leur oeuvre dans le Madawaska. Le 10 novembre suivant, l'évêque les installait dans le local abandonné par les Soeurs de la Charité. Elles étaient au nombre de sept: la Révérende Mère Davignon, supérieure, les Soeurs Guérin, Brisette, Maillet, Colette, Philomène et Rachel, venues en deux groupes les 4 et 11 octobre. L'ouverture des classes et de l'hôpital ne se fit que l'année suivante. Les débuts furent pourtant pénibles: décès de la Supérieure quatre mois après son arrivée, pauvreté avoisinant la misère et même la détresse.

C'est avec admiration et gratitude que l'historien Thomas Albert présente la personne et l'oeuvre de Soeur Maillet. "On a dit, avec raison, que la main qui agite le berceau gouverne le monde. La main d'une femme consacrée à Dieu, portant dans son coeur le dévouement d'une Jeanne Mance et le zèle d'une Marguerite Bourgeoys, a bercé l'enfance du Madawaska. L'Hôtel-Dieu a été le seul refuge pour les malades de tout un pays, pendant plus d'un quart de siècles. Mère Maillet y veillait. Sous la direction intelligente et patriarcale de Mgr Louis Dugal, l'établissement prit un essor merveilleux, opéra dans le Madawaska une transformation dont

il serait difficile de mesurer la grandeur ou de calculer les effets heureux. S'adaptant merveilleusement à tous les besoins de la région, le couvent devint une sorte de lycée, une université primaire où chaque branche de la science était enseignée, où chaque talent pouvait se développer selon ses aptitudes."

Au long des 130 dernières années, les Religieuses Hospitalières ont établi avec ingéniosité et persévérance, une série d'oeuvres remarquables: pensionnat pour jeunes filles, pensionnat pour garçons, Hôtel-Dieu, Académie, école publique, petit collège Mgr Dugal, Hôtel-Dieu de Van Buren, École des Infirmières, Sanatorium Saint-Joseph, Hôtel-Dieu d'Edmundston, Hôtel-Dieu de Saint-Quentin, Hôtel-Dieu de Perth-Andover, École Normale, Collège Classique, Troupe Folklorique du Madawaska, Centr'Aide Le Royer, Maternelle, Pré-Maternelle, P'tits Violons Mgr-Lionel-Daigle, Aide aux femmes en difficulté, Fondation des Oeuvres de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile, etc., sans oublier les oeuvres missionnaires tant au Pérou qu'au Mexique. Autant de réponses aux besoins ressentis.

TÉMOIGNAGES

"J'ai laissé mon père, ma famille, pour aller dans un pays lointain qui m'était inconnu pour me mettre au service de mes soeurs et de mes frères péruviens aux prises avec la lèpre. Me voilà en route pour Lima, de là à Iquitos et ensuite à San Pablo en pleine jungle amazonienne. Pour m'y rendre, j'ai dû voyager sur l'Amazone pendant 39 heures dans un bateau couvert d'un toit de chaume. Le dimanche, nous sommes allés à la messe avec nos futurs paroissiens. Quelle surprise! Je n'avais jamais vu tant d'être humains si défigurés et les jambes couvertes de plaies ouvertes. Ils étaient dans un pitoyable état. La chaleur étant torride, il se dégageait une odeur nauséabonde de leur corps putréfié par la maladie. On me confia la cuisine. Dans mes temps libres, j'allais visiter les malades. Souvent je recevais leur visite à la maison. Avec la foi, il nous était possible de découvrir Jésus dans ces frères et ces soeurs souffrants et leur apporter réconfort et soulagement et vaincre notre sensibilité humaine. Nous pouvions vivre en vérité ces paroles de l'Évangile qui soutenaient notre courage: "Ce que vous faites à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous le faites." Pendant 36 ans, j'ai été au service de ces membres souffrants du Seigneur, J'ai développé pour ces personnes démunies de tout, une affection, un amour vraiment désintéressé. Mes 41 ans de vie missionnaire en terre péruvienne ont été pour moi des années très précieuses, enrichissantes tant au point de vue temporel que spirituel. Je remercie le Seigneur de m'avoir choisie pour la Mission."

Sr Eugenette Therrien, r.h.s.j.

« J'ai eu le bonheur de grandir dans le milieu d'une famille de douze enfants. D'un foyer de condition modeste, j'ai reçu comme héritage, un grand esprit de foi, un goût de la prière, un respect de la vie et des personnes. Mes parents m'ont aussi transmis l'amour du travail, le courage et la fidélité. Au dictionnaire de mon père, j'ai appris ce qu'est le service. 'Ne refuse pas ton aide dans la mesure de ton possible à celui qui te le demande, n'incombe pas les autres des services qu'ils peuvent faire' et de ma mère: 'Quand tu donnes, donne le meilleur, jamais le médiocre'. Pendant mes études, un professeur nous avait demandé de prier à chaque jour pour connaître notre vocation. La vocation religieuse m'apparaissait alors comme un chemin trop grand, ce ne pouvait pas être pour moi. J'ai continué mes études, j'ai enseigné tout en aidant mes parents et des membres de ma famille à poursuivre leurs études parce que les plus vieux m'avaient aidée. C'est alors que l'appel du Seigneur s'est manifesté: ce n'était pas ce que je donnais qu'il désirait mais ma personne, mon amour. Comme l'amour ne s'impose pas, il se propose, il appartient à chacun de l'accueillir et d'y répondre librement. Je désirais réussir ma vie. Après réflexion et consultation, une personne m'a alors dit: 'Au dernier moment de ta vie, qu'est-ce que tu aimerais avoir été et avoir fait? Va et fais-le'. J'ai opté pour la vie religieuse. Ce choix ne fut pas facile. À 25 ans, je suis partie avec mon héritage, mes forces et mes limites sur la route de la vie religieuse en répondant aux appels du Seigneur, en donnant le meilleur de moi-même au service des personnes qui avaient besoin de mon aide. Je poursuis cette route et je suis heureuse de cette option. »

Sr Ronilla Sirois, r.h.s.j.

" Je crois que toute jeune je me suis éveillée à une vie de silence. Dès l'âge de 5 ou 6 ans je passais

des heures dehors toute seule quand c'était possible, pour écouter les oiseaux. Pendant les jours saints j'écoutais à la radio des opéras dont je ne comprenais pas d'ailleurs un mot mi le snes j'aimais quand même les écouter. Lors de ma confirmation, j'ai eu le goût et le désir de m'engager vraiment comme soldat et combattre pour le Christ. On nous disait que l'on devenait des soldats pour le Christ et moi je me sentais appeler à combattre! D'ailleurs le goût de combattre pour les pauvres m'est resté! Après consultation et un cours d'orientation de carrière, après deux essais de vie chez les Filles de Marie-de-l'Assomption, je suis entrée en communauté chez les Hospitalières, le jour de mon anniversaire de naissance. J'avais 35 ans. Les années ont passé et en 2002 j'ai célébré le vingt-cinquième anniversaire de ma profession religieuse. Ma vie a été remplie de bonheurs, petits et grands, mais combien importants pour une vie que le Seigneur veut pour Lui. Ma vie n'est pas compliquée. Je la prends comme le Seigneur me la présente et chaque jour j'essaie d'être à l'écoute de ce qui se présente et de rester appuyée sur les forces qu'Il met en moi. Je peux dire que ma vie est vraiment comblée. Avec les R.H.S.J., je peux être au service des plus petits et des malades, ce qui répond à un désir inné chez moi."

Sr Evangéline Poirier, r.h.s.j.

"Dès ma tendre enfance, je me suis sentie appelée à la vie religieuse. Plus je grandissais, plus cet appel s'imprégnait dans mon coeur. Toute jeune, j'étais allée au couvent visiter une malade. En passant par la chapelle, j'entendis les soeurs chanter. Comme elles étaient cloîtrées, alors un grand rideau blanc les dérobaux yeux des gens, ça m'impressionnait. Ma mère me dit: "Ce sont les soeurs qui prient". Dans mon coeur, je me suis dit: "Quand je serai grande, c'est là que je veux être!" Quelque temps après, je suis venue étudier au pensionnat de l'Académie de l'Hôtel-Dieu. J'avais donc des contacts directs avec les soeurs. C'est donc à ce moment-là où l'interpellation à choisir la vie consacrée se fit plus intense. Comme la vie des Religieuses Hospitalières m'attirait, je me décidai de joindre leurs rangs. En toute sincérité, je puis dire qu'après cinquante ans de profession religieuse, je n'ai jamais regretté ma démarche initiale. Dans mon enfance j'ai été habituée par mes parents à venir en aide aux pauvres, aux démunis. En entrant chez les Hospitalières, mon idéal se précisait. Un jour on me demande de m'occuper des pauvres qui fréquentaient nos classes. Mon bonheur était à son comble. Je me sentais vraiment hospitalière. Enfin mes aspirations profondes se réalisaient. Pour moi la vie consacrée ne se conçoit pas sans une vie donnée au service de ses frères et soeurs au sein de l'Église."

Soeur Alda Boulay, r.h.s.j.

"SAGESSE DE DIEU, FOLIE POUR LES HOMMES"

LES FILLES DE LA SAGESSE

BRIBES D'HISTOIRE

Dans l'imposant Dictionnaire de spiritualité montfortaine, publié aux éditions Novalis en 1994 et comportant 1360 pages, M.Jean Bulbeau nous présente un bien des plus précieux de la Famille Montfortaine, la Croix de la Sagesse à Poitiers. Vers la fin de 1702, alors que le Père Louis-Marie Grignon de Montfort était aumônier à l'Hôpital Général de Poitiers en France et qu'il travaillait de toutes ses forces à humaniser cette institution, il tenta de transformer l'esprit des gouvernantes, mais ses exigences évangéliques dérangeaient et suscitaient de vives oppositions.

C'est alors qu'il choisit une douzaine de pensionnaires, boiteuses, contrefaites ou aveugles, dans le but de constituer une communauté qui assurerait une présence religieuse de manière permanente au sein de la maison. Une salle de l'hôpital fut mise à sa disposition qu'il appela "la Sagesse".

Au milieu du local il installa une grande croix de 185 cm de haut, 135 cm de large, couverte d'emblèmes et d'inscriptions qui constituent un exigeant programme de vie pour des disciples de la Sagesse. En gros caractères sur la transversale: "Si vous rougissez de la Croix de Jésus-Christ, il rougira de vous devant son Père." Dans la partie verticale supérieure: "Renoncer à soi-même, porter sa croix pour suivre Jésus-Christ." La phrase est encadrée de deux monogrammes: en haut celui du Christ, surmonté d'une petite croix,

proclame l'identification de la Sagesse à la Croix; au-dessous, celui de Marie, surmonté aussi d'une petite croix, peut signifier la place de Marie dans le mystère de la Rédemption. La partie inférieure propose, de haut en bas, plusieurs messages importants pour qui s'est déjà mis en route à la suite du Maître: "amour des croix et désir de la croix, mépris, douleurs, outrages, affronts, opprobres, persécutions, humiliations, calomnies, maladies, injures", "Vive Jésus, vive sa croix". Suivent des conditions pour porter sa croix: "l'humilité, soumission, patience, obéissance entière, prompte, joyeuse, aveugle, persévérante". Viennent les derniers emblèmes: trois clous entourés de la couronne; ils représentent les instruments de la passion; mais pour la communauté "sagesse" ils sont aussi symboles des vœux de religion. Enfin l'étoile un joyeux point final de la dure leçon, représente Marie.

En 1716, à Nantes, les Demoiselles Dauvaise envisagent de développer l'hospice des incurables. Le Père Louis-Marie Grignon de Montfort, à qui elles ont demandé conseil, leur répond -et ceci trois semaines avant sa mort-: la première chose qu'il faudra faire en cette maison, ce sera d'y planter une croix afin qu'elle en acquiert le nom, la grâce et la gloire à perpétuité; c'est le premier meuble qu'on y portera". A quatorze ans de distance, le Père Montfort reste fidèle à lui-même: qui s'engage à la suite du Christ et prétend le servir dans la personne des pauvres, doit avoir la croix dans sa maison, dans ses meubles. Constamment sous les yeux, la croix stimule les disciples d'un Dieu crucifié à porter leur propre croix.

Ces deux épisodes des années 1702 et 1716 révèlent quelque peu les motivations profondes qui animaient celui qui, avec Marie-Louise Trichet, a fondé la Congrégation des Filles de la Sagesse. 1703-2003: il y a trois cents ans les Filles de la sagesse naissent de deux amants de la Sagesse, Saint Louis-Marie Grignon de Montfort et Bienheureuse Marie-Louise Trichet. Lui qui voit dans l'avenir "une pépinière de Filles de la Sagesse qui seraient animées du désir de contempler la Sagesse et de la faire connaître et aimer aux plus pauvres; elle, qui concrétise le projet de fondation, mission à laquelle elle a consacré toute sa formidable énergie. Ils ont su vêtir les plus pauvres de dignité, ils ont nourri les indigents de leur temps de pain et de tendresse.

Né le 31 janvier 1673 en Bretagne, Louis Grignon de Montfort ne connaîtra qu'une très courte vie: quarante-trois années seulement! Quand l'on regarde tout ce qu'il a fait en si peu de temps, il y a de quoi être stupéfait! En 1685, il entre au Collège St-Thomas-Becket de Rennes et à l'automne 1692 il part pour Paris afin d'y faire son séminaire sous la conduite des Sulpiciens. Après son ordination le 5 juin 1700, son désir de partir vers les missions du Canada n'est pas exaucé. Il s'en va à Nantes où il vit à la manière des pauvres de ce temps et au milieu d'eux. Depuis son jeune âge il n'a cessé sa prédilection pour les pauvres. Il sera tour à tour aumônier de l'hôpital et prédicateur; son "originalité" lui attire bien des ennuis: il sera tantôt expulsé d'un diocèse et tantôt accueilli dans un autre. Mais cette "originalité" pourrait s'appeler sa grande sainteté ou encore sa réponse personnelle aux appels de Dieu. Tantôt il sera seul, tantôt uni à quelques prêtres, tantôt à une communauté de prêtres en devenir! Sa parole est de feu, ses écrits sont nombreux, ses cantiques innombrables! Partout il redit l'amour de Dieu pour les pauvres et, sa confiance à la Vierge Marie: Le Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge nous révèle tout l'amour qu'il lui porte. Sa grande joie est de prêcher en participant aux missions paroissiales.

Il a fait l'expérience foudroyante de l'amour passionné de la Sagesse divine pour l'humanité et il désire en révéler la tendresse aux hommes et aux femmes de son temps. Il fait chaque jour l'expérience de son impuissance, face aux nombreuses personnes marginalisées de la société que la Providence lui confie. A une jeune fille de la bourgeoisie de Poitiers, Marie-Louise Trichet, il dit: "Venez à l'hôpital". Marie-Louise choisit d'y entrer en qualité de pauvre. Un itinéraire mystique va unir leurs destinées: leur amour passionné pour le Christ, Sagesse éternelle et incarnée. Le 2 février 1703, dans cet humble hôpital de Poitiers, elle devient la première Fille de Sagesse. Aujourd'hui, plus de 2500 Filles de la Sagesse, présentes dans vingt-deux pays, poursuivent la même aventure spirituelle à la recherche de Jésus auprès de l'humanité blessée. Un projet du Tricentenaire est l'ouverture d'une mission en l'île de Flores (Indonésie).

CHEZ NOUS

Moins de deux siècles après cette humble fondation, Les Filles de la Sagesse commencent à oeuvrer au Canada en 1884. Elles arrivent en 1905 à la paroisse Immaculée-Conception d'Edmundston. En 1929, la future Académie Conway leur est confiée. En 1945; elles dirigent l'école St-François-de-Madawaska.; en 1948, elles sont sollicitées pour prendre la direction du Cours d'Arts Ménagers à l'École Cormier d'Edmundston; en 1956, elles prennent la direction de l'école de Clair. Aujourd'hui, dans notre milieu, elles ont quitté les écoles.

On les retrouve en pastorale dans le Haut-Madawaska et dans la ville d'Edmundston auprès des bénéficiaires du Foyer Montfort, du Foyer Plein Soleil et du Foyer Marie-Louise.

“Elles porteront le beau nom de Filles de la Sagesse et seront dédiées à la Sagesse du Verbe Incarné, éprises de la folie de l'Évangile (Constitutions anciennes)

“Si on ne hasarde quelque chose pour Dieu, on ne fait rien de grand pour Lui”. (Montfort)

“Au nom de Notre Seigneur Jésus Christ, je me crois obligée de recommander à toutes les Filles de la Sagesse, présentes et à venir, de ne s'écarter jamais de l'esprit primitif de notre saint Fondateur, qui est un esprit d'humilité, de pauvreté, de détachement, de charité, d'union avec les autres. “ Marie-Louise Trichet, 1759 (testament)

“Il suffit que ce soit le plaisir du coeur de Dieu pour tout entreprendre” (Marie-Louise de Jésus)

TÉMOIGNAGES

“Mes parents étaient des gens de foi pour qui Dieu se manifestait dans la nature et les événements. Ils m'ont appris à l'aimer et à aimer la vie. Je suis devenue enfant de Dieu en l'église St-Joseph de Madawaska. J'ai fréquenté l'école du rang et j'ai été marqué par les mois de mai et d'octobre où l'on célébrait la Vierge Marie; je me souviens du chapelet quotidien récité avec dévotion par les petits et les grands. A douze ans, je dus partir à la vie afin de poursuivre mes études à l'Académie d'Edmundston. C'est alors que les Filles de la Sagesse m'invitèrent avec trois autres compagnes, à demeurer au Couvent et à poursuivre mes classes. C'est là que mon désir de devenir religieuse m'apparut clairement. Je fis ma consécration à Marie. Elle me guida dans mes choix et à dix-huit ans j'entrai au Postulat de la Sagesse. Je découvris l'Amour de la Sagesse éternelle présent dans ma vie quotidienne et présent dans ceux et celles qui sont sur ma route. Une parole éclaire concrètement ma vie de baptisée et de consacrée: “De toute éternité, je t'ai aimée...”

Sr Rachel Morency, f.d.l.s.

“Dès ma première année d'école je fus l'élève d'une Fille de la Sagesse. Elle m'a préparée à la première communion. Et ce jour, j'ai reçu en mon coeur le désir de devenir religieuse. Ici je dois mentionner avec reconnaissance qu'une voisine dont deux filles étaient religieuses, priait sans cesse pour ma vocation. Elle me recevait chez elle pour l'accompagner dans la prière du chapelet et me chargeait d'inviter d'autres filles. Jusqu'à seize ans, j'ai vécu dans la certitude que cet engagement futur serait le mien. Je ne l'ai pas remis en question. J'étais en quelque sorte orientée, soutenue par le regard de la Sagesse sur moi. Mes attitudes et mes choix dans la réalité quotidienne étaient influencés par la découverte que je faisais petit à petit de la Sagesse. A seize ans cependant, j'ai commencé à douter: avais-je vraiment un appel de Dieu? Mes parents et les gens autour de moi étaient loin de manifester leur enthousiasme pour la vie religieuse et cela me gênait d'échanger sur le sujet. Une dame m'aida à discerner l'appel de Dieu: trois semaines suffirent pour me déménager au Postulat des Filles de la Sagesse. Pendant plus de deux ans, je me suis laissée façonner au goût de la Sagesse. Dans ce milieu austère, je découvrais sa douceur, son désir de me garder; j'apprenais le chemin spirituel qui avait transformé Montfort et Marie-Louise, et leur héritage que je pouvais m'approprier toute ma vie. Dans un bonheur dont le souvenir suffit à me maintenir au chemin de la fidélité, j'ai fait profession. Une phrase de la liturgie eucharistique me le rappelle parfois: “Dieu a fait avec nous des liens si forts que rien ne peut les détruire.” Voilà ma joie de toujours. Je fus enseignante pendant dix ans, portant au coeur le souci de communiquer l'esprit de la Sagesse. En 1975, je fus appelée à commencer le projet d'hébergement pour des personnes handicapées. La Sagesse m'avait auparavant préparée en m'emmenant à l'Arche de Jean Vanier. Là j'ai commencé à découvrir la beauté de ces personnes et leur importance pour me garder sur le chemin de la Sagesse. Depuis vingt-cinq ans, la Sagesse se révèle à moi à travers les personnes du Foyer Montfort, et elle me demande de leur montrer son visage. Je suis heureuse de ma vocation. La Sagesse désire faire sa demeure en moi. Dans la fidélité et dans l'amour je veux lui ouvrir. “Qui cherche la Sagesse la trouve assise à sa porte. La Sagesse n'est pas au bout du chemin, elle est dans le parcours. Vous ne me cherchiez pas si vous ne m'aviez pas déjà trouvée.”

Sr Lucie Gagnon, f.d.l.s.

“UN SIGNE APPARUT DANS LE CIEL”

LES FILLES DE MARIE-DE- L'ASSOMPTION

BRIBES D'HISTOIRE

Dans le livret publié pour les fêtes du 75^{ième} anniversaire de leur fondation “Sur les chemins de l'Évangile”, Sr Julie D'Amour, ex-supérieure générale des f.m.a., raconte les débuts de l'Institut: Avec la force de l'Esprit, le coeur chargé de foi et d'espérance, quatorze demoiselles s'engagent en 1922 dans une aventure inédite ouverte sur le monde et pleine de promesse pour l'Église en Acadie. Avec courage et détermination, ces jeunes filles posent les piliers d'une oeuvre marquée à la fois de grandeur et d'humilité. Presqu'à leur insu, elles deviennent les Ouvrières de la première heure d'un institut de vie consacrée dans l'Église, les Filles de Marie-de-l'Assomption. Avec le passage du temps, on découvre toute la fermeté de leurs pas, la musicalité de leur joie, la générosité de leur engagement, la simplicité de leur dévouement, la ferveur de leur prière, la fidélité de leur attachement au Christ et la beauté du culte qu'elles vouent à la Vierge Marie de l'Assomption. A la suite du Maître, elles enseignent aux enfants, aux jeunes, aux adultes; elles accueillent les orphelins, visitent et aident les démunis; elles ouvrent leurs maisons; elles partagent leurs ressources. Là où le fondateur, le prêtre Arthur Melanson, l'humble curé de la paroisse Notre-Dame-des-Neiges qui deviendra le premier archevêque du nouveau diocèse de Moncton, avait tracé les sillons, elles ont aimé la terre; elles y ont jeté la semence de l'éducation, de la catéchèse, du service gratuit, de l'amour de Marie et de l'Église, avec prédilection pour les pauvres.

CHEZ NOUS

Elles arrivent dès 1924 à Saint-Quentin; elle sont à Saint-Jacques en 1925, à Kedgwick en 1927, à Saint-André en 1939, à Edmundston en 1939, à Lac-Baker en 1949, à Red Rapids en 1971, à Plaster Rock en 1972, à Saint-Martin en 1977, à Saint-Jean-Baptiste en 1987 et à Notre-Dame-de-Lourdes en 1992. Dans toutes ces paroisses, elles ont travaillé principalement dans les écoles du milieu, mais elles ont aussi accepté d'oeuvrer dans des foyers pour handicapées (Beth Shalom) ou encore pour des personnes âgées (Rivière Verte, Mont Assomption, Manoir de Grand-Sault, Villa Des Jardins). Elles ont assumé, surtout dans les zones pastorales de Restigouche, de Grand-Sault et d'Edmundston, de collaborer au ministère paroissial. Elles ont travaillé pendant un certain temps aussi à l'évêché d'Edmundston et à la Maison des Retraites Fermées. Aux Services diocésains, elles ont assuré la catéchèse, la pastorale missionnaire (notamment le Parrainage Tiers-Monde) , l'École de la Foi, la formation des agents et agentes de pastorale. Encore aujourd'hui, elles assument plusieurs tâches de formation tant au niveau biblique que catéchétique, tant au niveau paroissial qu'au niveau diocésain.

Dans son livre remarquable “Du fleuve à la source”, Sr Yvette Arsenault, f.m.a., en traçant l'itinéraire spirituel des Filles-de-l'Assomption, en s'arrêtant aux traits de la personnalité de Mgr Louis-Joseph-Arthur Melanson et en scrutant l'une de ses phrases écrite en 1925, affirme qu'elle est d'une portée prophétique: “Dans le mystère de l'Assomption de Marie, l'Institut trouvera le sens mystique de sa raison d'être... Dans le mystère de l'Annonciation, il trouvera abondamment l'exemple de toutes les vertus qui lui permettront de remplir parfaitement sa tâche.”

L'Incarnation, c'est le mystère de la transcendance et de l'immanence, celui d'un Dieu transcendant qui, en se faisant homme, devient immanent à l'histoire humaine. Nous n'avons jamais fini de nous émerveiller, avec Marie, de ce que peut signifier cette réalité qui transcende toute autre: Jésus Christ enfoui dans l'humanité pour révéler le visage de Dieu; Jésus Christ enfoui en Marie, créature qui a révélé pleinement le visage de Dieu; Jésus Christ enfoui en moi pour que je révèle le visage de Dieu; Jésus Christ enfoui dans la communauté, dans l'Église, pour qu'en communion, nous révélions le visage de Dieu. Honorer Marie dans l'Assomption, c'est croire intensément qu'à partir d'elle, l'accueil de Dieu est réussi dans l'humanité. Jusqu'à elle, l'accueil de Dieu ne se faisait qu'en Dieu. Avec elle, il est réussi dans une créature. Honorer Marie dans son Assomption, c'est reconnaître qu'en celle qui fut radicalement rachetée, la résurrection est parfaitement reçue. Contempler Marie totalement associée à la vie et à la mission de son Fils, c'est nous laisser illuminer sans cesse par la lumière du Verbe incarné qui est aussi celle du Christ ressuscité.

Plus de soixante Filles de Marie-de-l'Assomption sont originaires du Diocèse d'Edmundston. Et plus de cent soixante Filles de Marie-de-l'Assomption ont oeuvré dans notre Diocèse. Parmi les Ouvrières de la Première Heure, deux étaient natives du Madawaska: Soeur Edmée Martin et Soeur Hélène Lang. Cinq Supérieures générales sont nées en notre Diocèse: Sr Edmée Martin, Sr Andrina Dubé, Sr Régina Bois, Sr Marie-Paule Couturier et Soeur Jeannette Leclerc. En juin 2003, nous avons la joie de compter dix-neuf Filles de Marie-de-l'Assomption parmi nous.

Missionnaires dans leur coin de pays, les Filles de Marie-de-l'Assomption, poussées par leur ardeur et leur courage, partent témoigner de Jésus Christ dans différents endroits du monde. Le Père Robert Mc Graw, prêtre-poète du Diocèse de Bathurst, a écrit pour elles à l'occasion des 75 ans de la Congrégation le chant-thème des célébrations.

Tu nous choisis au coeur du monde,
Tu nous pétris comme l'argile.
Que nous soyons terre féconde
Dans les sillons de ton Église.

TÉMOIGNAGES

Soeur Patricia Chiasson, f.m.a, nonagénaire, écrit délicieusement, en remontant le temps:

Le petit grain de sénevé
Semé en terre féconde
Avec le temps a proliféré
Jusqu'aux confins du monde.

Les Filles de Marie-de-l'Assomption, par leur formation, par leur manière de faire Église, par leur manière de vivre la communauté avec ses membres et avec leurs associés, tant hommes que femmes, sont incitées à transmettre le charisme reçu des fondateurs et des fondatrices, en "enseignant" à la manière de Jésus et de Marie.

" J'ai grandi entourée de bons parents dont la vie a été exemplaire. Le chapelet se récitait chaque soir et toute la famille était là. Ma mère surtout priait pour les vocations et sa prière a été exaucée. Trois filles et trois religieuses! Chaque fois que les Soeurs de l'Assomption passaient dans la paroisse pour faire connaître la communauté par le biais de leurs annales, elle leur demandait de prier pour faire connaître notre vocation. A la maison, chaque enfant avait un travail. Nous avions une ferme et il y avait du travail à faire. L'été, quand c'était le temps des petits fruits, nous marchions pour nous rendre au bout de la terre pour ramasser les framboises des champs. L'argent ramassé servait pour nous acheter des articles de classe. Ma mère était enseignante, le samedi elle faisait le lavage et tout le travail d'une maison. Elle nous habitua à ranger les meubles, etc. Mes parents n'avaient pas besoin de dire "Les enfants, venez-vous à la messe?" leur exemple nous suffisait. Aujourd'hui je suis religieuse."

Soeur Éveline Collin, f.m.a.

"J'ai eu une très belle enfance. Je me sentais aimée et acceptée dans ma famille. Je n'étais peut-être pas riche, mais je ne me suis jamais posé de question. Je ne manquais de rien. L'amour de mes parents m'était suffisant. A l'adolescence, mon bonheur continue. J'aurais aimé poursuivre mes études mais je ne l'ai jamais demandé. Je me fiais à la Providence. J'étais heureuse chez moi et je voulais y rester. Mais ça ne peut pas toujours durer. Il m'a fallu faire un choix. J'ai été tiraillée sur le choix de ma vocation. J'avais encore un papa qui me disait souvent: "Le Seigneur nous trace un chemin. Attention! Il faut prendre le bon!" Ça me faisait bien réfléchir. Il y avait trois filles avant moi qui étaient déjà entrées en communauté. Mais il me semblait que ce n'était pas pour moi. Je ne voulais pas non plus me laisser influencer d'aucune façon. Je priais beaucoup pour ma vocation et j'ose avouer que j'avais peur de la réponse du Seigneur. J'aimais la vie et je ne voulais pas dire mon oui. Je me rappelle qu'à l'âge de 15 ans, le 15 mai, le soir de ma fête, je dis bien le soir...j'avais un souhait à faire. On racontait qu'un souhait fait à l'âge de sa date de naissance, se réalisait...toujours! Je ne voulais faire mon souhait trop tôt! Pourquoi? Je dis au Seigneur: "Je désire faire une soeur... mais j'espère que

ça n'arrivera jamais!" Ce n'était pas par manque de générosité, mais peut-être que la vie me souriait trop pour y renoncer. Une fois ma décision prise, j'entends encore mon père me dire: "Tu vas trouver cela dur, ma fille. Mais n'oublie jamais que si tu n'es pas heureuse dans la vie religieuse, tu auras toujours ton père qui te recevra à bras ouverts à la maison." "Quant à ma mère, elle avait peu d'espoir que je sois appelée à cette vocation, mais elle n'y a jamais mis d'objection. Le Seigneur lui-même a peut-être été surpris de ma décision! Je peux dire que mes parents m'ont beaucoup aidée par leurs bons conseils et leurs exemples. A mon départ, c'était encore la mort qui passait pour la quatrième fois. Pour mes parents, donner une quatrième fille de cette manière faisait un grand vide, mais ils acceptaient si généreusement. Ils ignoraient alors qu'il y en aurait une cinquième. J'aimerais souligner la grande dévotion à la Sainte Vierge qui animait le cœur de mes parents. Quand mon père demandait quelque chose à la Sainte Vierge, il était certain de l'obtenir. Et nous, enfants, comment ne pas nous laisser imprégner par une si grande foi envers la Vierge Marie? Leurs exemples parlaient fort. Je dois tout à mes parents. Je peux dire aussi maintenant que je dois beaucoup à ma Congrégation de qui j'ai beaucoup reçu. La vie est belle! Le Seigneur me garde sans son amour! Cela, j'y crois sincèrement.

Soeur Cécile Bois, f.m.a.

"La foi de mes parents était profonde et ils avaient une grande confiance en Dieu. Leur grande charité, leur dévouement et leurs exemples ont certainement eu une grande influence sur moi. Dans la maison on ne parlait jamais de vocations, mais jamais ils auraient empêché l'un ou l'autre de leurs enfants de se donner à Dieu, car il y avait dans ma famille un prêtre, un frère Oblat et une religieuse. J'ai fait mes études secondaires chez les religieuses de la Charité de Halifax. Bien que je pensais déjà à la vie religieuse et que les religieuses en parlaient de temps à autre, je n'ai jamais pensé à entrer chez elles. Pendant ce temps, bien que je n'en parlais pas, j'étais attirée vers les religieuses. J'aimais être en leur compagnie. Ma dévotion était et est encore envers la Sainte Vierge. Je l'ai toujours priée. Nous avions les exercices du mois de Marie, et bien que nous demeurions loin de l'église, j'y assistais assez régulièrement. Aussi j'assistais à la messe pendant le carême, ce qui emandait beaucoup de renoncement car la messe était très tôt le matin et il faisait très froid. Les raisons dominantes qui ont déterminé mon choix pour la vie religieuse étaient une plus grande liberté pour servir le Christ dans mes frères et l'amour de la Congrégation pour la Vierge. L'appel à la vie religieuse est une grande grâce ainsi qu'une grande joie. "

Soeur Rita Hachey, f.m.a.

"Ma vocation à la vie religieuse a germé en moi tout comme une fleur dans un parterre confié aux bons soins d'un jardinier expérimenté. Ayant eu la chance de naître de parents foncièrement chrétiens, j'ai grandi avec mes frères et sœurs au sein d'une famille nombreuse. Mes parents savaient nous inculquer le goût de la prière. Le chapelet en famille, et surtout la prière spéciale pour connaître notre vocation que nous récitons tous les matins avant de partir pour l'école a laissé des traces en moi. La messe dominicale marquait un moment important dans la vie de famille. Combien de fois n'ai-je pas entendu mon père solfier les parties de la messe qu'il devait chanter avec la chorale! Un autre événement qui a marqué mon parcours vocationnel est le congrès eucharistique qui a eu lieu dans notre paroisse. C'était des moments de grâce pour mes parents et donc pour nous aussi, les enfants. Il eut aussi la visite de la statue de Notre-Dame-du-Cap qui visitait chaque foyer. L'exemple de mes parents agenouillés avec nous aux pieds de la Vierge m'impressionnait beaucoup. J'ai fait mes études primaires et secondaires au Couvent des Filles de Marie-de-l'Assomption en Gaspésie. J'aimais ces femmes dévouées, simples et joyeuses. Je désirais ardemment leur ressembler. Je les sentais heureuses de vivre ensemble. A mesure que je grandissais, l'appel devenait plus pressant. C'était irrésistible, je me devais de répondre. Il m'avait saisie sans que je m'en rende compte...et je me suis laissée saisir."

Soeur Jacqueline Poirier, f.m.a.

"On disait autrefois que dans toute grande famille, il y avait soit un prêtre, soit une religieuse. Je suis la dixième d'une famille de onze enfants. En voyant les plus vieux se marier l'un après l'autre, je me surprénais à penser: et si c'était moi la religieuse? Et bien oui, c'était moi. Et pourquoi moi? Je me le demande encore aujourd'hui. Nous étions une famille ordinaire. Rien, ni le travail, ni le jeu, ni la fatigue ne pouvaient remplacer le chapelet en famille le soir après souper. Je ne comprenais pas

toujours très bien pourquoi. Je me rappelle que ce qui m'impressionnait le plus, c'était de voir mes parents jeûner pendant le carême. Eux, ils savaient tenir jusqu'au bout! Et je voulais être tellement comme eux. Je suis la seule de ma famille à avoir terminé des études secondaires. Les uns devaient travailler pour aider mon père, les autres n'avaient pas la santé ou n'ont pas voulu. Mes parents étaient fiers de moi et mon père comptait beaucoup sur moi pour les aider financièrement et pour prendre soin d'eux dans leur vieillesse. Immédiatement après ma graduation en juin, je suis sur la marché du travail. Les Filles de Marie-de-l'Assomption résident dans ma paroisse. Lorsque l'école Sacré-Coeur ouvrent ses portes, j'y fais ma 6^e année avec l'une d'elles. C'est là que les petits points d'interrogation germent et se multiplient dans ma tête. J'avais souvent l'occasion d'être en contact avec les Filles de Marie-de-l'Assomption et c'était toujours avec joie qu'on les accueillait chez nous lorsqu'elles passaient pour l'abonnement aux annales de l'Assomption. Je n'ai jamais parlé de vocation avec elles et je ne connaissais pas grand chose de leur Congrégation, sinon qu'il y avait une entrée au mois de septembre et une autre au mois de mars... Un soir du mois de décembre, une religieuse m'appelle pour m'informer que l'entrée qui devait avoir lieu en mars était devancée au 8 février. Rien de plus. Et voilà que s'activent tous les petits points d'interrogation dans ma tête, et surtout celui-ci qui revient sans cesse. Pourquoi m'appelle-t-elle pour me dire cela alors qu'il n'a jamais été question que j'entre au couvent? Le soir même, Dieu aidant, ma décision est prise. Je partirai...J'ai beaucoup reçu de ma Congrégation. Elle m'a lancé de nombreux défis que j'ai osé accepter de relever dans la foi. J'ai essayé de donner le meilleur de moi-même et d'être fidèle à mes engagements. Mes chemins ont été parsemés tantôt de grandes joies, tantôt d'épreuves. J'ai toujours voulu vivre ces événements dans la paix. A quoi ça sert de s'énerver? J'avais tout à gagner à puiser au-dedans de moi-même l'attitude pacifique qui pousse vers l'avant et aide à avancer sereinement. Aujourd'hui encore, les mêmes sentiments m'animent. Ma vie religieuse, j'y crois, je l'aime, je la vie intensément et je remercie le Seigneur qui m'accompagne fidèlement."

Soeur Irène Pelletier, f.m.a.

"Mes parents étaient de fervents chrétiens. La prière en famille se disait tous les soirs. Il ne fallait pas parler en mal de nos voisins pour aucune raison. C'est vers l'âge de seize ans que je me suis sentie appelée à me consacrer à Dieu. Ce n'était pas facile pour moi car j'étais ennuyée n'ayant jamais quitté la maison. Ma mère me laissait libre de répondre à cet appel, mais j'hésitais toujours. Vers l'âge de vingt-trois ans, il fallait bien que je me décide car cet appel me poursuivait toujours et ce ne fut pas sans larmes... Je puis dire que j'ai toujours été heureuse dans ma vocation sachant que le Seigneur est toujours là, même dans les tempêtes."

Sr Rita Martin, f.m.a.

"Tous les jours je rends grâce au Seigneur pour l'appel que j'ai reçu et j'entends sa voix qui me dit: "C'est moi qui t'ai choisie; je t'ai appelée par ton nom, tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix et je t'aime." Mon père et ma mère étaient des gens d'une grande foi! Je considère comme un cadeau de Dieu d'être née dans un foyer où l'amour et le respect les uns envers les autres étaient importants. Les valeurs religieuses arrivaient en premier lieu. C'est sans aucun doute dans ce climat religieux que mon frère Aurèle qui est entré chez les Oblats de Marie-Immaculée, et moi avons reçu l'appel à la vocation religieuse. Ma mère, enseignante de profession, ne manquait pas les occasions en classe de nous parler de Dieu, de la Sainte Vierge, de la vie religieuse. Le 8 septembre 1956, je réponds à l'appel du Seigneur à devenir religieuse, et c'est dans la Congrégation des Filles de Marie-de-l'Assomption que je lui donne ma vie pour toujours. En 1974, après neuf années d'enseignement au Québec, je suis invitée par mes supérieures majeures à aller rejoindre mes quatre compagnes à la mission du Honduras. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus que je considère comme une amie d'enfance et que je priais tous les jours, a sans doute eu un mot pour que mon grand rêve devienne réalité! Les dix belles années durant lesquelles j'ai vécu avec ces gens, pauvres matériellement mais combien riches spirituellement, ça aussi je les considère comme un cadeau très précieux qui influence toute ma vie. Par la suite, j'ai continué à répondre à l'appel du Seigneur en collaborant à la pastorale paroissiale et à la catéchèse familiale."

Sr Alberte Gallant, f.m.a.

“Née d’une famille pauvre mais où les valeurs chrétiennes existaient et se pratiquaient, m’a donné ce grand privilège de me donner aux autres. Ce grand héritage de la foi et de l’amour me fut légué par l’exemple de mes parents. Ensemble avec mes frères et soeurs, j’ai appris la justice, l’honnêteté, la vérité et l’amour. Mon rêve était de devenir missionnaire dans un pays étranger. Mais j’ai caché et essayé d’éloigner de moi cet appel du Seigneur en disant aux autres que je choisisais la profession d’infirmière, que j’aurais aimée d’ailleurs. Le jour de ma graduation en douzième année, j’ai vraiment senti que je devais faire le pas et répondre à cet appel du Seigneur. Il me fut impossible par la suite de dire “Non” et d’inventer d’autres histoires! Entrée chez les Filles de Marie-de-l’Assomption, je professais que je m’engageais définitivement au Seigneur; cela m’a amenée dans l’enseignement dans les écoles, dans les paroisses et dans ma congrégation. Lors de la retraite m’attendait une surprise, une grande grâce du Seigneur. Mon rêve de jeunesse s’accomplit. Je pars pour le Honduras. De ces années passées au Tiers-Monde, j’ai compris que la vie missionnaire est là où je suis. L’endroit n’est pas important. L’important est de réaliser ce que Dieu veut pour moi et d’y répondre selon mon être profond. Dans toutes ces années, ce qui m’a souvent remis en chemin, c’est le contact journalier avec la Parole de Dieu, source de vie qui m’appelle constamment à m’ajuster au projet et au chemin tracé par Dieu pour moi. Plus je vieillis, plus j’aime la vie religieuse et ma congrégation.”

Sr Thérèse Daigle, f.m.a.

“Toute vocation touche au mystère de Dieu et au mystère de la personne qui, avec la force de la grâce venant encore de Dieu, répond à l’appel qui lui est adressé. J’ai grandi dans une famille foncièrement chrétienne où j’ai toujours senti une très haute estime et un profond respect pour la vie religieuse et pour la vie sacerdotale. J’ai été marqué par l’engagement de mes parents dans la communauté chrétienne surtout dans la lutte menée pour assurer une école où la jeunesse recevrait son seulement l’instruction mais aussi une bonne éducation chrétienne. Je considère comme un grand privilège d’avoir eu comme institutrices des religieuses Filles de Marie-de-l’Assomption. Ces religieuses avec leurs collaborateurs laïques étaient des “modèles” pour nous les jeunes et à leur école je peux dire que j’ai appris le bonheur que l’on peut trouver dans le don de soi-même au service des autres. Pendant toutes ces années de ma jeunesse, un rêve missionnaire prenait tranquillement forme en moi. L’adolescence arrivée, mon grand désir d’être religieuse missionnaire s’estompait peu à peu. Mes études au secondaire tirant à leur terme, j’avais d’autres intérêts qui me semblaient bien plus intéressants! Je jouissais de la vie et j’y mordais à pleines dents. Je m’inscris à l’École normale de Fredericton; je serai institutrice. Mais ma décision est à peine prise qu’un événement vient m’interpeller du plus profond de mon être. L’une de mes institutrices me parle de la vie religieuse et me dit tout simplement qu’elle croit percevoir en moi un appel à cette vie. Je suis bouleversée. L’appel que j’avais enfoui en moi refaisait surface et se faisait entendre de plus en plus fort. J’entrerai chez les Filles de Marie-de-l’Assomption. Quelques années plus tard, la supérieure générale m’approche et me propose d’aller rejoindre aux Philippines deux religieuses déjà rendues là-bas. Voilà mon rêve d’enfance qui se réalise! Et nous sommes en plein dans notre charisme:”L’éducation sous toutes ses formes, avec prédilection pour le pauvre”. Après dix-neuf ans de vie missionnaire, je reviens au Canada où j’aurai la joie d’oeuvrer à Saint-Louis-de-Kent, à Rogersville et à Bathurst. Depuis 2001, je continue à réaliser mon rêve d’enfance au Parrainage Tiers-Monde Inc. d’Edmundston, pour venir en aide aux enfants dans le besoin.”

Sr Lorraine Gallant, f.m.a.

“Ce n’est pas une apparition ni une illumination qui m’ont fait découvrir l’appel du Seigneur. Je suis la treizième d’une famille de dix-huit enfants et je me demande pourquoi c’est moi qui ai été choisie parmi dix filles. Mes parents avaient une grande foi, étaient très dévoués et semblaient ne rechercher en tout que la volonté du Seigneur. Très jeune j’ai ressenti l’appel à une vie spéciale. Je voyais les Religieuses à l’église de St-André et cela m’interpellait. Notre curé et l’un de ses vicaires suivaient les jeunes chez qui ils semblaient déceler une vocation religieuse ou sacerdotale; ainsi à la fin de ma huitième année il m’a encouragé à aller au pensionnat des Filles de Marie-de-l’Assomption à Campbellton pour y continuer mes études. J’y suis demeuré pendant quatre ans; j’ai trouvé cela pénible par bout car je n’avais que treize ans au début et la discipline était aussi sévère qu’au noviciat. J’avais sérieusement pensé à me faire carmélite ou trappistine. Après avoir étudié de plus près ces vies de moniales cloîtrées j’ai réalisé que ma santé ne me permettrait pas cette vie austère. C’est le Jeudi-Saint 1945 en priant devant le Saint-Sacrement que l’appel s’est fait clair et que ma décision

a été prise. A une couple de reprises quand je trouvais cela trop pénible et que j'avais l'envie de rebrousser chemin, je revenais à ce moment du Jeudi-Saint et je me sentais rassurée. Le Seigneur n'a-t-il pas promis qu'il serait toujours avec nous? J'ai enseigné pendant trente-cinq ans auprès des jeunes de l'élémentaire et j'ai beaucoup aimé cela. La simplicité, la candeur, la spontanéité et la transparence de ces jeunes m'ont aidée à voir Jésus ressuscité en eux et à me garder un coeur jeune."

Sr Lorraine St-Amand, f.m.a.

"J'envie les personnes qui peuvent affirmer avoir eu un appel et savoir quand et où le Seigneur a frappé. Pour moi, il en va autrement. D'aussi loin que je puisse me rappeler, j'ai toujours su qu'un jour je me consacrerai au Seigneur. J'ai vécu mon adolescence tout près des religieuses mais leur vie ne m'attirait pas plus qu'il ne fallait. Même pas du tout, je devrais dire. Cependant, une chose était claire: c'est le moyen que je prendrais pour lui appartenir tout à fait, pour lui être "fiancée". Je me souviens parfaitement de mon action de grâce lors de ma première communion. Ma prière était des plus ferventes. Je suppliais Jésus de me choisir. Je ne saurais dire d'où venait cette intention. Mes parents étaient de bons chrétiens, même un peu remarquables par leur ferveur et leur confiance en la Providence, mais jusqu'alors, je n'avais pas rencontré de religieuse. Il est vrai qu'au cours de la prière en famille, mon père avait toujours une intention pour les vocations. Pour ma part, lorsque je disais "Seigneur, fais-moi connaître ma vocation", cela voulait dire: "Fais qu'il ne me soit pas trop difficile de partir". Venue des Iles-de-la-Madeleine où je suis née et où j'ai vécu ma petite enfance, j'ai fait mes premières études dans la belle région du Saguenay avec les Soeurs Notre-Dame-du-Conseil, J'avais presque vingt ans lorsque je suis partie pour Campbellton, comme pour un pays lointain. C'était un grand dépaysement. Pendant une vingtaine d'années, je n'ai revu mes parents qu'une fois par année. Rien cependant ne m'a fait douter de ma vocation et je n'ai jamais regardé en arrière avec l'intention d'y retourner. Comment je suis arrivée chez les Filles de Marie-de-l'Assomption? Informée de leur existence, je m'y suis rendue; les événements se sont alors précipités; j'ai quitté mon beau pays, ma classe et j'ai fait mon entrée au noviciat. Les Filles de Marie-de-l'assomption m'ont conquise dès la première visite, par leur sourire, leur joie, leur simplicité et leur vie complètement donnée. Ma mission personnelle étant la même que celle de la congrégation, je me sentais tout à fait à l'aise dans l'enseignement à tous les niveaux, mais surtout dans l'éducation chrétienne. Le travail que suppose ce ministère a toujours été pour moi un plaisir, en même temps qu'une occasion d'épanouissement. Il satisfait plusieurs de mes désirs: l'étude constante, la relation avec les jeunes et plus tard avec les adultes, la connaissance de l'être humain, la soif de spiritualité, l'amour de la poésie et la créativité. J'aurais de la difficulté à dire quelle figure de Jésus m'attire davantage: est-ce le pasteur, l'homme penché sur la douleur, le priant, l'enseignant, ou le fils du Père? Heureusement, je peux le prendre tout entier. "J'ai été saisie par le Christ" (Ph 3,12) Cette parole demeure toujours pour moi comme une assurance et la confiance que je fais à Celui qui finira bien par me posséder parfaitement malgré les difficultés et les détours dans le chemin qu'est ma vie, qu'est la vie."

Sr Claire Lafrance, f.m.a.

"Après Dieu, je dois ma vocation à mes parents. Leur piété et leurs valeurs chrétiennes ont nourri ma vie de baptisée et ont préparé le terreau à une réponse positive à l'appel de Dieu. J'avais entendu dire que si l'on formulait un souhait à notre anniversaire de naissance coïncidant avec notre âge, que ce souhait se réaliserait. Toute la journée de mes 10 ans, j'ai cherché quel serait le souhait le meilleur pour moi. Mon attention s'est portée vers deux images qui n'avaient jamais attiré mon attention, sauf en ce jour: le Sacré-Coeur de Jésus et le Coeur Immaculée de Marie. Le regard de Jésus m'a rejoint pendant que je descendais l'escalier. Comme j'étais attentive à tous les signes ce jour-là, j'y ai lu une invitation. Dans mon coeur j'ai souhaité "faire une soeur" sans trop en connaître les conséquences, sauf que pour moi, une soeur c'était une personne près de Jésus. Passé cette journée, mon souhait est tombé dans l'oubli. Peu après, je suis allée au juvénat des Filles de Marie-de-l'Assomption de Campbellton. C'est là que j'ai senti l'appel à la vie religieuse et je me suis souvenu du regard de Jésus et de mon souhait. J'hésitais à entrer dans cette communauté car elles étaient enseignantes et je ne voulais pas enseigner. J'ai cherché ailleurs, mais la bonté des soeurs, leur dévotion à Marie, et il faut l'avouer, leur costume, m'attirèrent. A seize ans, j'ai décidé d'entrer chez les f.m.a., certaine qu'on me trouverait bien un autre travail que l'enseignement. à ce moment, ma famille aurait eu grandement besoin de mon aide. J'étais l'ainée de huit enfants. Mais plus je réfléchissais, plus j'étais convaincue

que je devais répondre à cet appel. Mes parents disaient: "Dieu nous aidera!" Il y a cinquante ans de cela! Ce "oui" a dû être renouvelé à chaque jour. Ce "oui" à certain moment a été difficile à vivre; mais Marie n'avait pas mis de condition dans son "oui" et elle fut mon modèle. C'est ainsi qu'un jour j'ai dit "oui" à l'enseignement, "oui" à partir en mission aux Philippines, "oui" à accepter la direction d'un noviciat, "oui" à revenir au pays. Viens..., Va... c'est le Seigneur qui appelle, c'est Lui qui envoie. Et sa miséricorde devant mes faiblesses est toujours au rendez-vous. Sa grâce ne fait jamais défaut pour redire mon "oui" initial.

Sr Viola Côté, f.m.a.

"C'est à l'âge de neuf ans que j'ai entendu pour la première fois, l'appel du Seigneur. Chose curieuse, c'était près du cercueil de ma mère, décédée en 1941 à l'âge de 44 ans. En m'approchant d'elle, j'ai entendu ces paroles: "Albertine, tu seras religieuse un jour". Ces paroles entendues se sont perdues dans le brouhaha de la vie. J'ai terminé mes études et je me suis dirigée dans l'enseignement. De temps en temps je sentais cet attrait pour une vie totalement donnée au Seigneur, mais comment cela pourrait-il se réaliser? C'est à l'âge de 23 ans, alors que j'étais en pleine activité, remplie de projets de toutes sortes et que j'avais le goût de fonder un foyer que le Seigneur m'a séduite. Il m'a appelée dans la prière. Cette parole que j'avais entendue à l'âge de neuf ans et que je croyais oubliée, continuait à raisonner de plus en plus en moi surtout dans mes moments d'intimité avec le Seigneur. Je demandai donc mon entrée chez les Filles de Marie-de-l'Assomption. Quarante-six ans se sont écoulés depuis ce jour béni du 8 septembre 1957 et je dois dire que chaque jour m'apporte de nouvelles surprises dans le domaine de l'intimité avec le Seigneur. En me laissant séduire par le Seigneur et en disant oui à son appel, j'ai reçu beaucoup plus que ce que j'ai donné. Suite à mon séjour en Afrique je me suis donnée pendant 25 ans à la tâche pastorale et présentement je suis très heureuse d'accompagner les personnes qui vivent des blessures du coeur, soit par la perte d'une personne chère, d'une séparation, d'une perte d'emploi, de maladie ou autres. Si je suis heureuse de réaliser ma vocation en aidant les personnes souffrantes c'est à cause de sa grâce qui ne m'a jamais manqué depuis ma naissance.. C'est remplie de reconnaissance pour ses merveilles que je redis chaque jour mon Oui au Seigneur des surprises."

Sr Albertine Cormier, f.m.a.

SOUS LE SIGNE DE L'AMOUR

LES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME-DU-SACRÉ-COEUR (N.D.S.C.)

BRIBES D'HISTOIRE

Dans son intéressant livre intitulé "Histoire d'une servante centenaire" au sujet du Couvent Notre-Dame-du-Sacré-Coeur de Memramcook, Sr Thérèse Vautour, n.d.s.c., termine son quatrième chapitre "En route vers le changement", en écrivant: "Un jour nouveau allait poindre pour les cinquante-trois soeurs de la Charité d'expression française qui avaient opté pour une séparation du tronc initial. L'Acadie du sud-est du Nouveau-Brunswick aurait une congrégation religieuse bien à elle qui parlerait sa langue, qui s'efforceraient de garder vivante la culture acadienne et qui travaillerait à sauvegarder la foi catholique de tout un peuple." La Congrégation des Religieuses de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur est née à partir d'une Congrégation anglophone nommée les "Sisters of Charity of the Immaculate Conception"

Après une longue période de consultations internes et externes, le dimanche 17 février 1924, les douze déléguées au premier chapitre général, dûment convoqué et autorisé par les autorités légitimes de l'Église, se réunissaient à Memramcook et élaient leur première Supérieure Générale, Soeur Marie-Anne. La Supérieure, de son nom de baptême, Suzanne Cyr, était née en 1850 à Saint-Bruno et elle avait fréquentée l'école logée dans le petit couvent de Saint-Basile; elle était devenue religieuse chez les Soeurs de la Charité de Saint-Jean. A l'âge de 73 ans, elle devenait ainsi la fondatrice de la nouvelle Congrégation qui prit comme nom "Notre-Dame-du-Sacré-Coeur". Malgré son âge, elle s'attaqua à la tâche énorme qu'il restait à accomplir. L'on attendait sept jeunes filles pour le 23 février prochain. Au cours de la première année, vingt-neuf postulantes se sont présentées, dont vingt-trois ont persévéré. L'on dit de Soeur Marie-Anne qu'elle a su allier admirablement son sens des affaires et sa détermination à un esprit de prière et à une disponibilité à la Providence vraiment remarquable. En somme, une Thérèse d'Avila en Espagne ou une Mère Marie-de-

l'Incarnation en Nouvelle France auront les mêmes principes mais les appliqueront en des circonstances différentes. Ce sont de ces femmes fortes qui jalonnent l'histoire et qui ont modifié le destin de notre peuple, écrit Soeur Marie-Dorothée dans son livre intitulé "Une pierre de la mosaïque acadienne".

En fait, la nouvelle Congrégation, tout en devenant complètement autonome, gardait les mêmes Constitutions et le même esprit de la Congrégation qui les a vues naître: les Soeurs de la Charité de l'Immaculée-Conception. Les fondateurs de cette Congrégation de Saint-Jean, N.B. sont Mgr Thomas Louis Connolly, o.f.m., évêque de Saint-Jean au Nouveau-Brunswick, et Mère Vincent Conway. Vers les années 1854, ils avaient mis sur pied cet institut afin de prendre soin des orphelins et des vieillards et de l'éducation chrétienne de la jeunesse. Pareille finalité apparaît dans les premières Constitutions des Religieuses de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur en 1924. Il est intéressant de noter que selon certaines sources, la nouvelle Congrégation de St-Jean, en raison de son fondateur capucin, porterait l'empreinte de la spiritualité franciscaine et serait de cette école. Mais comme le fondateur est devenu évêque de Halifax, l'on croit que c'est surtout par la Mère Vincent Conway qui étudia à New York chez les Soeurs de la Charité de Mère Elisabeth Seton, que les Soeurs de la Charité de Saint-Jean et dès lors les Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur sont davantage de la lignée de Sainte Elisabeth Seton (1774-1821) et de Saint Vincent de Paul (1581-1660) dont elles adoptèrent la règle.

Il convient de souligner la vie admirable de la première femme née aux États-Unis à être canonisée. Mère Elisabeth Seton est un modèle spécial de sainteté en des rôles très divers. Épouse, mère de famille, institutrice, infirmière, religieuse, directrice d'écoles, supérieure de communauté, elle peut servir d'exemples aux femmes de tous ordres, et en particulier à celles qui, de gré ou de force, doivent affronter la double tâche de poursuivre une carrière et d'élever des enfants, écrit A. Melville dans l'Histoire des Saints. Elle n'est pas moins vénérée chez les protestants que chez les catholiques. Elle a, en effet, été protestante beaucoup plus longtemps qu'elle n'a été catholique; elle n'a vécu que quarante-sept ans, et elle en avait trente quand elle est devenue catholique. Jean XXIII en la béatifiant le 17 mars 1963, déclarait: "La bienheureuse parvint au catholicisme non pas en reniant son passé, mais plutôt comme à un but providentiel offert à ses études, à sa prière, à ses oeuvres de charité et auquel la préparait l'orientation de sa vie précédente." Si l'itinéraire de Soeur Seton a connu tant de péripéties, il peut en avoir autant dans la vie d'une communauté.

La Communauté des Soeurs de la Charité de Saint-Jean fut le premier centre où se développèrent les vocations religieuses féminines en Acadie. La contribution de cette communauté a probablement dépassé de beaucoup ce qu'elle-même pouvait soupçonner, écrit Soeur Marie-Dorothée. Dès le début, les soeurs de langue anglaise reconnurent d'instinct que l'éducation des enfants et des jeunes filles constituait un besoin urgent. Au départ, elles formaient une communauté strictement de langue anglaise; elle surent, néanmoins, s'adapter convenablement aux milieux acadiens et, autant que possible, elles y envoyaient des Acadiennes. En 1924, il y avait près de 70 religieuses de langue française qui avaient joint cette congrégation anglophone. Plutôt que de partir dans des communautés francophones du Québec, elles avaient opté pour Saint-Jean. Mais dans les paroisses francophones du sud-est du Nouveau-Brunswick, les prêtres devenaient de plus en plus hardis et commençaient à exercer de la pression auprès des autorités de la Congrégation. Avec l'arrivée de Mgr Édouard LeBlanc, premier évêque acadien, au siège épiscopal de Saint-Jean, un tournant allait se faire jour. Bien qu'il fut modéré dans ses démarches, le nouvel évêque pouvait comprendre l'angoisse des siens. A plusieurs reprises, des soeurs acadiennes, sous la direction de Soeur Marie-Anne, allèrent le rencontrer pour obtenir certains droits qui leur semblaient légitimes. Les religieuses de langue française, avec le consentement de la mère générale et de son conseil, demandèrent au Saint-Père la permission de se séparer et de former une communauté à part. Ce projet mûrit lentement et devint réalité en février 1924. L'oeuvre des Religieuses de Notre-Dame-du-Sacré fut des plus bénéfiques en Acadie; leurs couvents furent de véritables sources de langue française où la langue et l'histoire se mêlaient aux arts sans oublier un solide enseignement religieux. Elles furent des pionnières dans l'évolution de la femme en terre acadienne, notamment par le Collège Notre-Dame-d'Acadie.

CHEZ NOUS

L'année même de leur fondation, elles étaient déjà au travail à Grand-Sault, à l'invitation du regretté Père Thomas Albert, qui décédait quelques semaines plus tard, soit le 16 novembre 1924; lui qui désirait si ardemment confier l'oeuvre d'enseignement dans sa paroisse à des religieuses de langue française. Aujourd'hui elles sont douze à vivre au milieu de nous et à oeuvrer encore au coeur de la zone pastorale de

Grand-Sault, à la paroisse de Saint-André, de l'Assomption et de Drummond, se donnant aux causes humanitaires et évangéliques qui leur tiennent à coeur, notamment les plus démunis d'ici et d'ailleurs.

Puisse le chant-thème de leur soixante-quinzième anniversaire continuer à nous inspirer:

Nous marchons dans la foi, Seigneur, en aimant comme toi.
Nous vivons de ta loi, et nous sommes à toi.
Fortes de la foi de nos ancêtres, nous avançons vers toi.
Tout simplement en nous aimant, car nous croyons en toi.
Dans notre vie au quotidien, nous travaillons pour toi.
Tout simplement en nous aimant, car nous croyons en toi.
Tu fais de nous par ta Parole, des témoins de ta voix.
Tout simplement en nous aimant, oui, nous croyons en toi.
Tu nous as nourris de pain, de vin, pour affermir nos pas.
Tout simplement, en nous aimant, oui, nous croyons en toi.

En véritable maître spirituel, Saint Vincent de Paul nous a laissé une page admirable sur la charité:

“Il faut que vous sachiez que l'amour de Notre Seigneur s'exerce de deux manières: l'une affective et l'autre effective. L'amour affectif procède du coeur. La personne qui aime est pleine de goût et de tendresse, voit continuellement Dieu présent, trouve sa satisfaction à penser à lui et passe insensiblement sa vie en contemplation. Grâce à cet amour, elle accomplit sans peine et même avec plaisir les choses les plus difficiles et se rend soigneusement vigilante à tout ce qui peut la rendre agréable à Dieu; enfin, elle baigne en ce divin amour et n'a point de douceurs en d'autres pensées. L'amour affectif, c'est la tendresse dans l'amour. L'amour effectif consiste à faire les choses que la personne qu'on aime, commande ou désire, et c'est de cette sorte d'amour que parle Notre Seigneur: “et si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole”. Il y a amour effectif quand on agit pour Dieu, sans sentir ses douceurs. Cet amour n'est point perceptible à l'âme; elle ne le sent pas; mais il ne laisse pas de produire son effet et d'accomplir son acte. Il y en a parmi vous qui ne sentent point Dieu. Ils ne l'ont jamais senti, ne savent ce que c'est que d'avoir le goût en l'oraison, n'ont point de dévotion, ce leur semble, mais ils ne laissent pas de faire oraison, de pratiquer les règles et les vertus, de travailler beaucoup, quoique avec répugnance. Laisent-ils d'aimer Dieu? Non sans doute, car ils font tout ce que font les autres, et avec un amour d'autant plus fort qu'ils le sentent moins. C'est l'amour effectif, qui ne laisse pas d'espérer, encore qu'il ne se fasse pas voir. Le premier amour ne suffit pas. Il faut, de l'amour affectif, passer à l'amour effectif, qui est l'exercice des oeuvres de la charité, le service des pauvres, entrepris avec joie, courage, constance et amour.”

TÉMOIGNAGES

“Comme mes parents étaient de grands croyants en Dieu et pratiquants de leur religion, je pense avoir été influencée par eux pour vivre ma vie de baptisée. Mon père, charpentier et violoneux, je l'ai peu connu puisqu'il devait souvent s'éloigner là il pouvait trouver du travail; il est décédé deux jours avant que j'atteigne mes dix ans. Les deux plus vieux de mes frères étaient dans l'armée et le plus jeune n'avait que quinze mois. Ma mère, sans métier, avait peu d'instruction. Elle sut s'occuper des cinq qui demeuraient encore à la maison. A l'âge de douze ans, j'ai commencé à prendre des leçons de piano dans la paroisse voisine. C'était mes premiers contacts avec les Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur. Ce qui me frappait, c'était leur sourire, leur douceur, leur calme et leur bonté. J'ai vite pris goût à la musique classique qui m'était inconnue jusqu'alors et j'ai su qu'un jour j'enseignerais aussi le piano. Quelques années plus tard, des religieuses sont envoyées enseigner à l'école de notre paroisse, ce qui me permit de les mieux connaître. J'ai commencé à chanter les messes sur semaine avec une compagne de classe. Un goût pour la prière se développait en moi. Un jour, le curé faisant semblant de se parler à lui-même, dit que j'allais devenir une religieuse. Ces paroles résonnèrent en moi et éveillèrent peut-être ce qui n'était pas complètement conscient et du même coup confirmaient un appel probable. Jusque là, je pensais que seulement des “personnes spéciales” pouvaient devenir religieuses. Ce n'était donc pas pour moi puisque l'estime de moi-même laissait à désirer. L'idée fit son chemin. Ce qu'il y avait de spécial, c'était que Dieu m'appelait, moi, à cette vocation avec mes limites. Il m'a donné le courage d'y répondre quand le temps est venu, ce que je n'ai jamais regretté.”

Sr Irène Cormier, n.d.s.c.

“Née à Haut Nigadoo dans une famille catholique très fidèle à la messe dominicale et à la prière en famille, j’ai étudié pendant six années chez les Soeurs de la Charité de Halifax , d’abord au petit Couvent de Bathurst-Ouest puis au pensionnat du Centre-Ville de Bathurst. Vers l’âge de 6 ans, j’ai rencontré pour la première fois une religieuse, une Soeur de la Charité de Halifax, la soeur de mon père en visite chez mon grand-père. Elle m’a un peu impressionnée. Quelques années plus tard, cette tante est venue demeurer à Bathurst-Ouest. La résidence des religieuses faisait partie de l’école du village. Comme les religieuses avaient besoin d’une ménagère, ma soeur aînée a accepté cette offre d’emploi. Ma tante religieuse a suggéré à mon père d’envoyer une de ses filles comme compagne de ma soeur ménagère; ce qui lui permettrait de poursuivre ses études. Comme frais de pension, il n’aurait qu’ à fournir des produits de sa ferme. J’étais très heureuse d’avoir été choisie pour ce privilège. J’avais douze ans. Je jouissais de mes études et la vie était agréable: libre de sortir (le jour) avec mes ami-e-s de classe. Les religieuses, très gentilles, me paraissaient heureuses. Je suis alors retournée dans ma famille toute heureuse de partager les travaux ménagers avec ma mère, jouissant de la compagnie de mon père et de mes jeunes soeurs et frères. En 1935, j’ai rencontré deux de mes cousines Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur de Memramcook. Ceci m’a permis de connaître cette Congrégation. A la fin de juin, je me suis décidée de demander mon entrée à leur noviciat où j’ai été acceptée sans difficulté. Je crois sincèrement qu’à travers les événements que j’ai vécus, le Seigneur me conduisait vers une communauté de langue française, une communauté dont les fondatrices, très sensibles aux besoins de la minorité acadienne, désiraient travailler à sa survivance et à sa promotion. Bien que je sois très reconnaissante envers les Soeurs de la Charité de Halifax, je suis très heureuse d’être religieuse Notre-Dame-du-Sacré-Coeur.”

Soeur Hélène Roy, n.d.s.c.

“Je suis née dans une famille de neuf enfants, six filles et trois garçons, la sixième de la famille et la quatrième fille. Une famille très religieuse où les respect des prêtres et des religieuses avait une grande importance. Je me souviens que chaque dimanche, il fallait aller à l’église et très souvent notre banc était plus que plein et étant situé juste derrière le banc des soeurs, il arrivait assez souvent qu’une soeur se retourne pour inviter une des filles à aller s’asseoir avec elles, ce qui nous donnait un certain contact avec elles. Mes trois soeurs aînées ainsi que moi-même sommes allées pensionnaires au couvent avant d’entrer au noviciat. La vie d’une pensionnaire alors n’était pas tellement différente de celle d’une religieuse. Il y avait beaucoup de prière. Ayant une certaine ferveur que je dois avant tout à ma famille, j’allais souvent prier à la chapelle. Il y avait devant le maître-autel, une inscription “Le Maître est là, Il t’appelle” Cette parole ne me laissait pas indifférente sans toutefois croire qu’elle m’était adressée. Quand ma soeur aînée m’annonça qu’elle entraît au couvent, je me suis dit: “Et pourquoi pas moi?” Durant les deux années qui suivirent, l’idée de devenir religieuse fait son chemin et devient de plus en plus persistante. A la fin de mes études secondaires, je fais mon entrée au noviciat des Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur. La vocation de chacun et chacune est quelque chose de mystérieux. Alors que moi je suis toujours religieuse et je me sens heureuse et pleinement dans ma vocation, mes soeurs et aussi plusieurs compagnes religieuses ont pris une autre orientation. Pourquoi moi? Les vues de Dieu sont pleines de mystères. Mystère de l’appel, mystère de la réponse et surtout mystère de la persévérance qui se renouvelle chaque jour.”

Sr Delma Bastarache, n.d.s.c.

“Le Seigneur a fait pour moi de grandes choses en m’appelant à la vie religieuse. Ce n’est pas facile de déceler l’appel de Dieu. L’appel divin est tellement mystérieux, discret et très souvent inconscient. Je suis née dans un petit village de campagne, la onzième d’une famille de quatorze enfants dont deux décédés à bas âge. Mon milieu m’a certainement influencée. Mes parents étaient profondément religieux, de fervents chrétiens, très respectueux des prêtres et des religieuses. Mon père était un homme de foi, un défricheur, un fermier et un travailleur infatigable. Ma mère avait une grande confiance dans le Seigneur et une grande dévotion à la Vierge Marie. Elle était une femme de devoir, de courage et de persévérance. Les vocations proviennent le plus souvent de familles nourries de foi et de prière. Alors que j’étais âgée de sept ans, ma grande soeur, ma marraine, graduait au couvent de Bouctouche. A l’automne de cette même année, elle entraît chez les Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur. A ce moment, je me suis dit: “Un jour j’irai la rejoindre!” Un rêve d’enfant. J’étais la privilégiée de la famille, car à chaque visite permise, on m’amenaît voir ma marraine! C’était la fête! Tout m’impressionnait dans cette grande maison: le calme, la beauté et la joie qui y régnait. Après

quelques années, une autre de mes soeurs entre en communauté; elle suit les traces de sa soeur ainée. Plus tard, je m'en vais dans ce même pensionnat faire un cours ménager, inconsciemment peut-être, pour vérifier si je dois m'engager moi aussi dans une vie consacrée. C'est alors que j'ai pris conscience que mon désir le plus profond était de devenir religieuse. Il y a de cela presque cinquante années. J'y trouve un grand bonheur. Je peux chanter avec Edith Piaf: "Non, rien de rien, non, je ne regrette rien."

Sr Jeannine Cormier, n.d.s.c.

“POUR TOUJOURS AU SERVICE DES PAUVRES!”

SOEURS DE LA CHARITÉ DE MONTRÉAL, “SOEURS GRISES”

BRIBES D'HISTOIRE

La Congrégation des Soeurs de la Charité de Montréal, mieux connue sous le nom de “Soeurs Grises”, voit le jour en 1737. Sa fondatrice, Marguerite d'Youville est alors veuve et mère de deux enfants. En plus de subvenir aux besoins de sa famille, elle tend la main aux personnes blessées par la vie. En leur coeur, leur corps et leur esprit meurtris, elle voit Jésus Christ. Avec trois de ses amies qui partagent son désir de servir les plus pauvres, elle ouvre une maison où elle les accueille, les héberge et les nourrit avec courage et dévouement. En dépit de très nombreuses critiques et difficultés, elle ne renoncera jamais à son oeuvre jusqu'à sa mort en 1771.

A sa béatification, le pape Jean XXIII la proclame “Mère à la charité universelle”. En 1990, elle est déclarée sainte et devient pour le monde un modèle d'amour et de compassion.

Marguerite d'Youville (1701-1771) laisse à ses contemporains et aux générations à venir un héritage spirituel marqué par une compassion sans bornes pour les pauvres et par une foi inébranlable en Dieu-Père et en sa Providence. Très tôt dans sa vie, elle acquiert la certitude que tous les êtres humains sont frères et soeurs devant Dieu. Elle n'hésite pas d'ailleurs à défendre des principes tels que la dignité et l'égalité pour tous. Son exemple demeure à jamais une source d'inspiration pour ceux qui travaillent à l'avènement d'une civilisation d'amour et de justice.

“Le règlement de l'Institut recommande de reconnaître le Christ en la personne des pauvres dont ils ont l'honneur d'être membres. La pauvreté, l'humilité et la soumission ne font pas oublier la compréhension et l'humanité. Trois mots expriment toute la spiritualité de Marguerite d'Youville: Père, Providence, Pauvres. Sa charité a si bien su s'adapter à toutes les détresses qu'on disait: “Allez chez les Soeurs Grises, elles ne refusent rien!” (Recueil de célébration de Sainte Marguerite d'Youville)

Les Soeurs Grises marchent sur les pas de leur fondatrice, Marguerite d'Youville. Elles aspirent à refléter dans leur vécu quotidien l'amour de Dieu pour tous et plus spécialement pour les personnes laissées-pour-compte, marginales et pauvres. Elles dirigent entres autres, des refuges pour femmes en danger (avec ou sans enfant), des maisons pour femmes seules et en difficulté, des centres de dépannage alimentaire et des vestiaires, des résidences pour personnes âgées, des centres pour personnes handicapées et une variété de services de santé. De plus, elles s'insèrent dans la vie de leur quartier et voient à la défense des droits humains. On les retrouve auprès des jeunes, des personnes ayant des problèmes de dépendance, des sidéens, des sans-abri, des réfugiés. Plusieurs s'occupent également de pastorale, que ce soit dans les domaines de la santé, en paroisse ou dans les écoles, faisant oeuvre d'évangélisation.

Plusieurs hommes et femmes laïques de tous les horizons partagent la mission et les valeurs des Soeurs Grises. Grâce à toutes ces personnes, le charisme de Marguerite d'Youville reste bien vivant et pertinent face aux besoins sans cesse croissants des pauvres d'aujourd'hui. Qu'ils soient associés, bénévoles ou collaborateurs, ces gens suivent l'exemple de la fondatrice. Comme elle, ils servent les plus démunis avec le même dévouement et la même vision du monde.

CHEZ NOUS

Depuis plus de deux siècles et demi, les disciples de Mère d'Youville poursuivent avec le même ardeur l'oeuvre si bien commencée par leur fondatrice. Les Soeurs Grises sont présentes au Madawaska depuis le 25 juillet 1944 lorsqu'elles ouvrent à Baker-Brook pour les personnes âgées l'Hospice Sainte-Élisabeth qui deviendra par la suite "Foyer Sainte-Élisabeth". Entre Sainte Marguerite d'Youville et Sainte Elizabeth de Hongrie (ou de Thuringe) (1207-1231) il y a d'ailleurs plusieurs traits communs, en particulier l'amour pour les plus démunis. Faute de personnel, les Soeurs Grises quittent ce foyer en février 1985 après 41 ans de service à cet endroit. Cinq ans plus tard, en août 1949, elles acceptent la direction du Centre scolaire de Clair, qui regroupe environ 160 élèves. En plus de l'enseignement régulier, elles offrent des cours de musique, organisent des cours de couture et d'autres activités complémentaires. En juillet 1956, elles partent de Clair et elles sont remplacées par les Filles de la Sagesse. En 1951, les Soeurs Grises avaient accepté de fonder le Foyer Notre-Dame à Saint-Léonard-Ville pour le soin des personnes âgées et des pauvres. En 1990, on y accueille des vétérans de la guerre 1939-1945. Les religieuses cèdent leurs locaux et habitent dorénavant une résidence voisine du Foyer. Cinquante années après cette fondation, un nouveau Foyer Notre-Dame voit le jour en août 2001, grâce aux dons généreux de la population. L'oeuvre de Sainte Marguerite d'Youville se poursuit encore en ces murs et au-delà du milieu, avec le même souci d'apporter soulagement et réconfort aux aînés de la région.

Par leur vie consacrée, les Soeurs Grises témoignent de l'amour du Père pour chaque être humain; elles témoignent de l'amour qui habitait Jésus, notre Sauveur; elles témoignent de l'amour qui a été répandu par tout l'univers par l'Esprit Saint. L'amour qu'elles manifestent, elles le puisent dans la prière et dans l'union intime avec Dieu. La communion qu'elles désirent bâtir entre les humains, elles ne cessent de la découvrir en Dieu lui-même. Mère Teresa de Calcutta qui a fondé les Missionnaires de la Charité, disait: "Le fruit du silence est la prière. Le fruit de la prière est la foi. Le fruit de la foi est l'amour. Le fruit de l'amour est le service. Le fruit du service est la paix."

Il n'est pas rare que l'on s'adresse ainsi à Celle qui a su inspirer une telle oeuvre: "O Sainte Marguerite d'Youville, femme d'écoute et de compassion, ta vie est page d'évangile qui inspire notre action. Prête-nous tes yeux pour découvrir les besoins les plus urgents de notre époque. Prête-nous tes oreilles pour entendre les cris de souffrance et de détresse. Prête-nous tes mains pour panser les blessures et apaiser la douleur. Prête-nous surtout ton coeur pour manifester la tendresse divine dans un amour sans frontière. Prie le Père de nous donner comme il l'a fait pour toi une foi audacieuse, une espérance invincible, une charité universelle."

TÉMOIGNAGES

"Ma vocation, je la dois à l'Esprit Saint d'abord, qui a mis dans mon coeur le désir fou de l'aimer, de le voir aimer et de le servir. Cette Parole de Matthieu 25, m'a vraiment séduite dès mon enfance: "Tout ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites"; cette Parole a orienté ma vie, même dans le choix de ma congrégation. Je me disais que chez les Soeurs Grises, j'aurais sûrement plus de chance de servir les pauvres et les petits; c'est ce que j'ai toujours eu le bonheur de faire. Je remercie l'Esprit pour son action en moi et je le remercie aussi pour toutes les personnes qu'il a mises sur ma route et qui m'ont aidée à grandir dans l'Amour."

Sr Geneviève Michaud, s.g.m.

"Je suis née à Saint-Quentin dans un milieu familial qui a favorisé mon amour de Dieu et de la Vierge. Tous les soirs, les dix enfants se rassemblaient après le souper pour le chapelet et la prière en famille. Comme nous demeurions à six milles de l'église, à sept ans, mes parents m'ont placée dans une famille au village pour la préparation à ma première communion C'est à cette occasion que j'ai rencontré une religieuse qui m'ayant manifesté beaucoup de bonté, m'a donné le goût de devenir religieuse. Tous les jours, je demandais à Notre-Dame de me conduire à Dieu et de m'obtenir cette faveur. A dix-neuf ans, j'ai rencontré les Soeurs Grises de Saint-Léonard, N.-B., qui venaient de construire un foyer pour personnes âgées, cela m'a permis de les connaître, de les aimer et d'aimer leurs oeuvres de charité. Six ans plus tard, j'entrais dans cette communauté. Jamais je n'ai regretté ce choix de vie qui m'a permis de servir dans ma communauté durant près de trente ans comme

cuisinière, dont vingt ans à Chesterfield chez les Inuits de la Baie d'Hudson."

Sr Rose-Anne Bérubé, s.g.m.

"Je suis la douzième d'une famille de dix-sept enfants. Dès mon jeune âge, j'ai appris de mon père qui était cultivateur à être à la merci de la Providence et du temps pour semer, sarcler et engranger la moisson afin d'assurer la subsistance de chacun de nous. Mes parents étaient très proches de la nature, ils savaient la contempler et rendre grâce! Ils ont su me transmettre ce respect et cette admiration pour les oeuvres merveilleuses du Créateur mais pour eux, les plus belles c'étaient leurs enfants: chacun avait sa place dans leur coeur, autour de la table, dans le partage des tâches et devant Dieu lors de la prière en famille. J'ai goûté à un bonheur profond en vivant dans ce climat familial inhibé d'amour, de confiance et de don généreux. A treize ans, pensionnaire chez les Soeurs de la Présentation de Marie, dans une ambiance de silence, de prière et de joie, c'est là que j'ai entendu l'appel du Maître.. Ces religieuses semblaient si heureuses! Leur joie était communicative; ça me fascinait et m'interpellait. A vingt-deux ans, je fis le pas qui me conduisit chez les Soeurs Grises car leurs oeuvres m'attiraient: "être en tenue de service auprès du Christ souffrant, dans le besoin"...Le bonheur d'être à Jésus, fil qui a tissé mes jours, m'a fait découvrir en Dieu, un Époux extraordinaire! A travers épreuves, souffrances, noirceurs, il a toujours été mon "Roc hospitalier" et si j'avais à refaire ce choix, il ne serait pas différent."

Sr Réjeanne Fortin, s.g.m.

"Chante mon âme, chante mon coeur, chante l'amour de ton Seigneur": ce verset me revient souvent à l'esprit, mais davantage aujourd'hui quand je revis l'histoire de ma vocation. Née à Padoue, dans le comté de Matapédia, je suis cinquième d'une famille de sept enfants. L'idée de la vie religieuse m'est venue très jeune car j'entendais parfois notre mère dire:"Comme je serais heureuse si le bon Dieu venait se choisir un prêtre ou une religieuse parmi mes enfants!" Nous avons des parents très chrétiens qui nous ont donné l'exemple de la prière et de l'assistance aux personnes âgées ou démunies. Dans un milieu propice, les vocations fleurissent facilement. Aussi il ne faut pas trop se surprendre de voir les trois filles de la maison entrer chez les Soeurs Grises de Montréal, Dieu exauçant en surabondance la prière très généreuse de la mère."

Sr Anita Rioux, s.g.m.

"FASCINÉES PAR LE CHRIST RÉVÉLÉ DANS L'EUCCHARISTIE"

LES SERVANTES DU TRÈS-SAINT-SACREMENT (S.S.S.)

BRIBES D'HISTOIRE

Réunies en Chapitre Général, les Servantes du Très-Saint-Sacrement exprimaient ainsi en 1999 leurs profondes convictions:

"Nous croyons

**. en l'inspiration de notre charisme reçu de Saint Pierre-Julien Eymard et de Mère Marguerite Guillot,
. en la valeur et l'actualité de notre expérience eucharistique: célébration de communion dans la paix et la joie, adoration en esprit et vérité.**

Cette foi, nous la vivons

**. en union avec Marie en prière au Cénacle, modèle de Vie reçue et donnée;
. par le témoignage de centres eucharistiques dans nos milieux d'implantation;
. en intensifiant notre rôle prophétique de femmes consacrées pour témoigner de l'Amour et célébrer la Vie;
. en travaillant à promouvoir les valeurs féminines pour atteindre une pleine maturité dans le Christ.**

Nous voulons être des femmes qui se laissent brûler au feu de l'Eucharistie pour le rayonner."

La Congrégation des Servantes du Très-Saint-Sacrement fut fondée à Paris en 1858 par Pierre-Julien Eymard (1811-1868), prêtre français, avec la collaboration de Marguerite Guillot (1815-1885) ouvrière. Deux ans auparavant, Saint Pierre-Julien Eymard avait fondé pour les hommes la Congrégation du Saint-Sacrement. Le 26 mai 1864, jour de la Fête-Dieu, les dix-sept premières Servantes et les cinq postulantes s'établirent à Angers: quelques mois plus tard, elles étaient déjà une trentaine de religieuses. Le 1er août 1868, le Fondateur décédait à l'âge de 57 ans; le pape Pie XI le béatifiera le 12 juillet 1925 et le bienheureux Jean XXIII le canonisera au cours de la première session du Concile Vatican II, le 9 décembre 1962. Cet homme de feu avait été saisi par l'amour du Christ révélé en son Eucharistie ; il a voulu le manifester à ses contemporains. Sa vie, nourrie de l'Eucharistie célébrée et contemplée, a été riche en ministères de toutes sortes. Sous l'action de l'Esprit il a perçu quelle force de renouvellement l'Eucharistie constituait pour l'Église et la société. "Nous prenons tout le Saint-Sacrement, disait-il. Nous, nous voulons non seulement adorer, servir et aimer Jésus Eucharistie, mais surtout le faire connaître, adorer et aimer de tous les coeurs. Jusqu'ici le soleil de l'Eucharistie ne s'était pas levé encore. Mais toutes les grandes richesses eucharistiques s'ouvrent devant nous. Il y a de quoi stupéfier. Nous n'en voyons qu'un rayon. Qu'en sera-t-il plus tard?"

Quant à la cofondatrice, Mère Marguerite, elle décédait le 7 juillet 1885, après avoir été pendant une dizaine d'années, aveugle, souffrante. De son vivant elle aura obtenu du Saint-Siège l'approbation définitive de la Congrégation, en 1875, et celle des Constitutions. Elle aura élaboré un coutumier, un directoire et un manuel à l'usage des Servantes et réalisé deux fondations, à Paris et à Lyon.

CHEZ NOUS

Le 21 juillet 1903, -il y a donc cent ans cette année,- les Servantes arrivaient au Canada, plus précisément à Chicoutimi. Et c'est là que se prépara peu à peu la fondation du Cénacle d'Edmundston. Lorsqu'en juillet 1945, le Père Marie-Antoine Roy, o.f.m., est appelé à devenir le premier évêque du nouveau diocèse d'Edmundston, il est alors aumônier suppléant des Servantes du Très-Saint-Sacrement à Chicoutimi. Dès le jour de son ordination épiscopale, le 15 août 1945, les Servantes font connaître leur désir de venir établir un Cénacle à Edmundston. Une des premières réactions du nouvel évêque ressemble à celle du bienheureux pape Pie IX approuvant le projet de fondation de la Société du Saint-Sacrement que lui présente le Père Julien Eymard en 1856: "L'Église a besoin de cette Oeuvre!", répondait-il. Pour Monseigneur Marie-Antoine Roy aussi "son diocèse avait besoin de cette Oeuvre". Après avoir consulté ses nouveaux diocésains, tant prêtres que laïques, le 27 mars 1948, il manifeste son plein accord à leur venue: "Les Servantes du Très-Saint-Sacrement ont demandé de venir s'établir dans notre ville épiscopale, s'écriait-il. Nous et les membres du clergé avons accédé à leur demande avec bonheur et avec joie, mais c'est nous qui aurions dû aller vers elles en nous traînant sur les genoux et des larmes de sang dans les yeux conjurer ces ferventes religieuses de venir chez nous." Le 10 avril 1948, il écrit à ses diocésains: "Contemplatives, adoratrices perpétuelles du Très-Saint-Sacrement, elles désirent créer un centre de rayonnement eucharistique, où les fidèles auront facilement accès et où ils pourront alimenter et réchauffer leur piété. Point n'est besoin de prouver que par leurs prières et sacrifices elles seront de grandes bienfaitrices du diocèse. Elles attireront les grâces qui illuminent les esprits, les grâces qui purifient les coeurs, les grâces qui sanctifient les âmes. Leurs supplications ininterrompues nous vaudront un supplément de bénédictions divines." Sur l'un de ses portraits qu'il avait autographiés quelques semaines avant son décès, Mgr Marie-Antoine Roy écrivait à l'automne 1948: Aux Révérendes Soeurs Servantes du Très-Sacrement Traits-d'union vivants entre le Christ Eucharistique et le Diocèse d'Edmundston": c'était confirmer à nouveau la mission qu'il leur confiait pour toutes les années à venir.

En effet leur mission est de manifester le don ineffable de l'Eucharistie par la louange constante, l'adoration, la réparation, la perpétuelle intercession pour tous les besoins de l'humanité. C'est de rappeler aussi que ce devoir incombe à tout baptisé, selon les modalités de sa propre vocation. Les fidèles, désireux de participer d'une façon plus engagée à cette mission, peuvent s'affilier à l'Agrégation du Saint-Sacrement qui compte actuellement plus de sept cents membres dans le Diocèse. Ils peuvent également se livrer à la contemplation de la Parole de Dieu, par la "lectio divina". "Tout doit sortir de la divine Eucharistie et revenir à elle: notre esprit doit être un et sortir de son Coeur divin", affirmait St Pierre-Julien.

TÉMOIGNAGES

“Depuis ma tendre enfance, j’ai puisé la grâce, à la source de la miséricorde. Un jour, je découvris que le jour de ma naissance, - un 9 juin- la petite Thérèse s’offrait à l’Amour miséricordieux de Jésus, un 9 juin 1895. Est-ce pure coïncidence? Fascinée par cet Amour miséricordieux, il me semble que le regard de Jésus s’est exprimé en mon coeur, comme un sceau sur de la cire molle. Tout au long de mes années, ce fut une succession de grâces, puisées à la source même de son coeur. Mon appel à suivre Jésus, s’est précisé vers l’âge de 16 ans, en lisant les lettres pleines de feu d’une tante Servante du Saint-Sacrement. La gratuité de son Amour me donne encore aujourd’hui, de dire “Oui” à ses exigences de ton total, à l’adorer et à le faire adorer, par tous ceux et celles qui aiment Jésus au Saint-Sacrement. La beauté du culte eucharistique est un attrait puissant en mon coeur, qui soutient mes énergies. La vie d’une Servante est une vibrante symphonie de louange, en réponse à l’amour miséricordieux du Père en Jésus.”

Sr Yvonne Bouchard, s.s.s.

“C’est dans la communion quotidienne qu’a grandi mon désir d’être toute à Dieu. Ma mère veillait sur chacun des enfants qui grandissaient (nous étions dix); elle savait redresser les caractères sans invectives ni sermons. Ma vocation fut bien “cultivée” par les exemples de vertus de mes parents et le climat heureux dans la pauvreté, puis par l’habitude du lever tôt pour nous rendre à l’église, malgré les distances, pour la messe de 7h chaque matin, beau temps ou mauvais temps. La joie de ce rendez-vous revigorait nos énergies. Ensuite quand la Croisade eucharistique fut établie dans la paroisse, j’en fus l’apôtre-chef et j’eus à coeur de bien vivre son mot d’ordre: Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre! De là, la personne de Jésus me fascinait de plus en plus et je brûlais du désir de lui consacrer toute ma vie. A 15 ans, il me semblait urgent de trouver le lieu où fixer ma “tente de la rencontre” et de réaliser mon attrait pour la vie de silence et d’adoration, dans le retrait du monde. C’est à 17 ans que j’ai enfin trouvé, ce lieu tant désiré. Comme par hasard, j’ai trouvé dans une revue, cette adresse “Les Servantes du Très-Saint-Sacrement de Québec”. Ce nom seul m’a tout dit! J’étais prête à traverser mers et monts pour me rendre à l’appel du Seigneur. Là, comme Marie au Cénacle, devant l’Eucharistie, je soutiendrai le zèle des apôtres et je porterai dans ma prière, les besoins de l’Église entière. Marie, l’humble Servante, dans sa vie cachée, sera mon modèle. Aujourd’hui, je peux dire que mes 63 ans de service auprès du Seigneur m’ont apporté un bonheur grandissant de jour en jour, malgré les épreuves de famille ou de maladie. Je goûte la joie du dévouement pur et entier.”

Sr Jeanne Aylwin, s.s.s.

“Ma vocation est une histoire de séduction. L’appel à la vie religieuse, je l’ai ressenti vers l’âge de dix ans. Jésus, présent dans l’Eucharistie, m’attirait fortement. Je songeais à une communauté adoratrice où je pourrai vivre en sa présence devant lui, pour le monde. A 17 ans, j’avais le bonheur d’entrer chez les Servantes du Très-Saint-Sacrement. Aujourd’hui je voudrais rendre grâce au Seigneur pour le Pain de Vie et pour sa Parole de Vie. La méditation savoureuse des Écritures est au coeur de ma vie. La Parole contemplée m’introduit chaque jour davantage dans le mystère pascal de Jésus et m’apprend la joie du don. Merci, Seigneur, pour ton Eucharistie, don infini d’Amour.”

Sr Marie-Thérèse Dugas, s.s.s.

“Quel défi de raconter en quelques lignes, une histoire d’amour dont j’ai pris connaissance à ma première communion, à l’âge de 7 ans. Dieu est infiniment bon! Jésus m’a invitée à le suivre dans la vie religieuse par des appels discrets. Je voulais être missionnaire, enseigner aux tout-petits l’amour de Jésus. Intuitive, ma mère a deviné mon secret et m’a fait comprendre que cette vocation serait au-dessus de mes forces. Dans sa miséricorde, le Seigneur m’a indiqué la voie pour vivre en sa présence dans l’Eucharistie. La vie des Servantes du Saint-Sacrement répondait à une soif intérieure de vie cachée. Comme une sentinelle vigilante, j’adore et je prie pour l’Église et le monde. Je suis reconnaissante de sa fidélité, de son amour prévenant me donnant le courage de dépasser les difficultés, Quelle faveur de puiser chaque jour à la source de la Parole de Dieu et de l’Eucharistie. Je suis restée et je supplie l’Esprit Saint d’inspirer des jeunes à continuer l’oeuvre indispensable de la prière.”

Sr Christine Lapointe, s.s.s.

“Dès l’âge de cinq ans, je désirais être religieuse. J’ignorais où le Seigneur m’appelait. Pendant mon adolescence, la grâce m’a fait cheminer dans un attrait plus constant pour la prière. De nature timide, j’ai fait l’effort de m’inscrire à une retraite fermée qui avait lieu chez les Servantes du Saint-Sacrement à Sherbrooke en mars. Quelques mois plus tard, j’ai demandé mon admission au noviciat. Le noviciat a été une période heureuse. J’ai prononcé mes premiers vœux avec le grand désir de me donner totalement à Jésus, sûre du soutien de ma bonne Mère Marie. Deux ans plus tard l’on annonce une fondation à Melbourne, en Australie... Je suis surprise d’être choisie au nombre des pionnières. J’y suis restée dix ans. De retour au Canada, je fus heureuse d’être avant tout adoratrice, de travailler avec Marie pour ma communauté dans la fabrication du pain d’autel pendant plus de trente ans. Maintenant retraitée, j’adore, je prie et je jouis d’un travail bénévole toute la journée sous le regard de Marie. Vive Jésus dans tous les coeurs. J’offre tout par les mains de ma bonne Mère pour le service du St-Sacrement.”

Sr Cécile St-Laurent, s.s.s.

“Ma vocation de Servante du Saint-Sacrement est un don de Dieu. Je le dois aussi à mes parents, surtout à maman qui aimait tant l’Eucharistie. Dès mon enfance, j’ai été enveloppée de la présence de Jésus, surtout à l’église où je n’étais là que pour lui. Les Soeurs de l’Assomption de la Sainte Vierge, nos institutrices, nous parlaient avec tant d’amour de cette présence! Quelle attention, quel respect, quel silence de tout notre être nous devons avoir pour n’être qu’à Jésus. Cela me ravissait. Tous les soirs des mois de Marie et du Rosaire, adultes et enfants se retrouvaient à l’église pour prier et chanter ensemble. Quels beaux souvenirs j’en ai gardés! Je sortais de là envahie par un silence indescriptible. Dès la fin de mes études, à l’âge de 18 ans, je répondis à l’appel de Jésus. Notre Règle de vie ressemblait à celle du Carmel par l’austérité. La pauvreté régnait, mais j’y trouvais réponse à ma soif intérieure de silence, du coeur à coeur avec Jésus. Comme lui, tout donner par amour pour mes frères et soeurs de la terre. Au cours de ma vie religieuse, je me suis occupée pendant plusieurs années de nos soeurs malades: dans cette voie toute simple, je marchais l’âme libre et le coeur détaché, heureuse toujours. Aujourd’hui, c’est toujours le même amour qui grandit, le même don qu’à mes 18 ans. Il me semble que c’est avec une plus grande intensité et ouverture sur les besoins du monde actuel. Ma vocation est une vie de bonheur que j’aurais le goût de partager avec les jeunes de notre temps.”

Sr Denise Aylwin, s.s.s.

“ DANS UNE MISSION DIFFICILE, IL FAUT QUE NOUS SOYONS DES SAINTS!”

LA SOCIÉTÉ DE MARIE

BRIBES D’HISTOIRE

Pierre Chanel (1803-1841) n’est pas le seul de la Famille Mariste à être canonisé, mais il est le premier martyr mariste à donner sa vie ainsi pour la cause du Christ. Les Indigènes de l’Océanie l’avaient surnommé “l’homme au coeur parfait”. Il n’avait que trente-huit ans lorsqu’il fut assassiné sur l’ordre du souverain, furieux de la conversion de son fils au christianisme. Dans l’éloge que la Liturgie des Heures nous présente à son sujet, il est écrit: “Brûlé, dans ses travaux, par l’ardeur du soleil, souffrant souvent de la faim, il rentrait à la maison trempé de sueur, anéanti par la fatigue; il était toujours vaillant, alerte et joyeux comme s’il revenait d’un endroit délicieux, et cela non pas une fois, mais presque chaque jour.” Pierre Chanel avait déclaré à un confrère: “Dans une mission aussi difficile, il faut que nous soyons des saints!”

Marcellin Champagnat (1789-1840), fondateur des Frères Maristes, béatifié en le 29 mai 1955 et canonisé le 18 avril 1999, écrivait: “Dieu nous a appelés pour être saints. Nous vous conjurons donc d’avancer de plus en plus dans son amour, de vous étudier à vivre en paix, de vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire afin que tout ce qui est en vous, l’esprit, l’âme et le corps, se conserve sans tâche pour l’avènement du Seigneur Jésus Christ.”

En 1812, l’abbé Jean-Claude Courveille entreprend un pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy en France; il reçoit une inspiration intérieure de Marie: “Voici ce que je désire: une Société qui porte mon nom et se nomme la

Société de Marie. Ceux qui la composent se nommeront de Maristes.” A Fourvière en 1816, douze jeunes séminaristes signent la promesse de commencer la Société de Marie: “Nous prononçons solennellement que nous donnerons, nous-mêmes et tout ce que nous avons, pour sauver les âmes par tous les moyens possibles sous le nom très auguste de la Vierge Marie et sous ses auspices.”

La Société de Marie présente quatre branches: les Pères, les Frères, les Soeurs et le Tiers-Ordre. Dans le recueil sur les Soeurs Maristes, il est écrit: “La Société ne pourrait-elle pas être comparée au manteau de la Sainte Vierge, qui offre un asile à tous les enfants de Dieu et les quatre branches comme les avenues qui conduisent sous les plis de ce manteau protecteur?”

C’est dans un contexte de Révolution, de bouleversement spirituel et social, que naissent Jeanne-Marcellin Champagnat, Marie-Jeanne Chavoïn, Marie Gardet, Jean-Claude Collin et les autres fondateurs de la Société de Marie.

Jeanne-Marie Chavoïn (1786-1858) était une femme de Coutouvre comme Marie était une femme de Nazareth; elle eut ses préférés parmi les plus pauvres et les plus déshérités; elle refusa les propositions de vie religieuse qui lui étaient faites et attendit de connaître plus clairement la volonté de Dieu. L’abbé Lefranc lui avait dit: “Dieu vous veut non dans une communauté commencée mais dans une qui est encore à commencer.” Le Père Jean-Claude Collin, nommé vicaire de son frère Pierre, lui fit part de son projet: “J’étais intimement persuadé que l’idée venait de Dieu et que la Société réussirait!” Pierre Collin, ancien vicaire de Coutouvre, fit appel à Jeanne-Marie Chavoïn et à Marie Jotillon pour commencer la branche féminine de la Société de Marie. Elle répondirent aussitôt et arrivèrent à Cerdon à l’automne 1817. Après avoir logé deux ans chez les Soeurs de St-Joseph, Jeanne-Marie vient vivre et travailler au presbytère; elle participe activement à l’élaboration du projet mariste. Le 8 septembre 1823, fête de nativité de Marie, Jeanne-Marie Chavoïn, Marie Jotillon et Marie Gardet se réunissent dans une grange au-dessus d’une écurie, puis dans une maison peu pratique. Vie de silence, de prière, de travail et de partage, de service des autres. Arrivée de nombreuses postulantes. On ne les voyait qu’à l’église, chez les pauvres et les malades. Le 8 décembre, première prise d’habit, première cérémonie de la Société de Marie. Jeanne-Marie est élue supérieure.

Dès le commencement à Cerdon, les deux fondateurs, Mère Chavoïn et Père Collin, étaient profondément d’accord sur le charisme et la mission de la Société de Marie, mais leur éducation et leur personnalité étaient fort différentes. En 1836, sept Pères et deux Frères partent pour l’Océanie. Les Soeurs Maristes ne partiront que plus tard, mais Françoise Perroron est partie en Océanie comme laïque en 1845. Ce mouvement missionnaire a donné naissance bien longtemps après à la congrégation des Soeurs Missionnaires de la Société de Marie.

Jusqu’à ses derniers jours, Mère Chavoïn sera préoccupée par la rédaction de la Règle par le Père Collin.: elle ne sera approuvée qu’en 1884, vingt-six ans après le décès de la fondatrice. Saint Jean-Marie Vianney (1786-1859) dira d’elle: “Aimez le Bon Dieu de tout votre coeur comme la Supérieure des Soeurs. C’est une sainte. Elle va au bon Dieu dans la prière avec la simplicité d’un enfant.” Les Soeurs Maristes sont actuellement au nombre de 500 dans le monde, réparties en 17 pays.

CHEZ NOUS

Elles sont arrivées au Canada, plus précisément à Saint-Léonard-Parent le 17 mars 1947. Elles étaient à Rivière-Verte en 1948, à Sainte-Anne en 1949 et au Mont Sainte-Marie à Edmundston en 1952.

Jean-Claude Collin (1790-1875), fondateur des Pères Maristes, fut un instrument privilégié de la Société de Marie. Par ses paroles et son exemple, il sut insuffler un esprit tout marial à sa jeune communauté. “Les Maristes se souviendront toujours que par un choix gracieux, ils sont de la famille de la Vierge Marie, Mère de Dieu. Ils doivent en toutes choses penser comme Marie, juger comme Marie, sentir et agir comme elle. Notre esprit, l’esprit de la Société, savez-vous où vous pouvez le trouver? Pour moi, je le trouve tout entier dans la maison de Nazareth. Ne rien faire, ne rien dire, rien entreprendre, ne fût-ce que deux mots à dire, sans jeter un regard sur Marie.” Et il ajoutait: “Je sais que je ne compte pour rien, je vois si clairement que c’est la sainte Vierge qui fait tout et qui a tout fait.” Les Pères Maristes sont au nombre de 1500 dans le monde; ils veulent témoigner à la manière de Marie, d’une Église en quête de Jésus Christ, humble et servante, proche de tous, en particulier des plus abandonnés. Les Pères Maristes sont arrivés au Diocèse d’Edmundston en 1995, plus précisément en la paroisse de Saint-Basile et de Notre-Dame-du-Sacré-Coeur,

l'un d'entre eux coordonnant l'équipe de formation de notre Séminaire diocésain. Aujourd'hui, en plus de la pastorale paroissiale à St-Basile, ils coopèrent à la paroisse Immaculée-Conception, à l'Hôtel-Dieu de St-Joseph et au Foyer St-Joseph de St-Basile.

Marcellin Champagnat (1789-1840), conscient du désarroi spirituel des jeunes, spécialement ceux des campagnes, jeta les bases, dès 1817, de l'Institut des Frères Maristes qui devait se consacrer à l'instruction de la jeunesse et à son éducation chrétienne. Il répétait souvent: "Il nous faut des Frères pour enseigner le catéchisme, aider les missionnaires, tenir des écoles et ainsi faire connaître et aimer Jésus Christ". Les critiques, les calomnies, les ennuis de toutes sortes l'affligèrent, mais il en triompha et l'institut prit vite de l'expansion. Il contribua aussi, avec enthousiasme, à la mise en route de la "branche" des prêtres et à sa mission. Il fit profession comme prêtre mariste en 1836. Il fut mêlé à la fondation des Soeurs Maristes, encourageant des jeunes filles à entrer dans la nouvelle congrégation. Il apporta aussi son appui à la branche "laïque", au Tiers-Ordre. A sa mort survenue en 1840, les Frères étaient au nombre de 280, répartis en 54 fraternités dans dix diocèses, dont celui de Polynésie. Aujourd'hui la communauté des Frères Maristes compte 5000 religieux dans 75 pays, et des milliers de collaborateurs laïques. Nous avons le privilège d'en compter un parmi nous depuis 1999 et il oeuvre dans la zone pastorale de Victoria-Sud.

Plusieurs expériences ont été réalisées dans le domaine de la collaboration inter-branches, avec plus ou moins de durée. Les choses ne se déroulèrent pas comme prévu. L'unité des branches, chacune avec son identité propre, se modifia du fait de leur approbation comme des congrégations distinctes. Mais ce fait rappelle la richesse de la vision originelle et la nécessité de puiser dans l'héritage mariste commun. Même si pendant longtemps les congrégations se sont développées séparément, l'on peut penser que cela a été voulu par Dieu et Marie afin qu'aujourd'hui elles se retrouvent plus fortes et plus riches pour témoigner, dans la diversité, de l'unité du charisme mariste. De ce qui était connu à l'origine comme le Tiers-Ordre, surgit une floraison du laïcat mariste dans plusieurs pays, en lien avec la culture locale et sous une grande variété de dénominations.

"Selon le Père Jean-Claude Collin, Marie est Mère de Miséricorde. Sa famille aura plusieurs branches; elle s'ouvrira à toutes sortes de personnes. L'unité sera dans le nom et dans l'esprit. Les communautés ont une mission à remplir dans l'Église: annoncer Jésus Christ, révéler l'esprit de Marie et prolonger sa présence. Portant le nom de Marie, les Maristes désirent lui ressembler et suivre Jésus comme elle l'a fait. Quand ils contemplent Marie dans les mystères de Nazareth et de Pentecôte et son rôle à la fin des temps, ils en viennent à partager son zèle pour la mission de son Fils dans la lutte contre le mal et à répondre avec promptitude aux besoins les plus urgents du peuple de Dieu." (Constitutions no 8)

TÉMOIGNAGES

***"Marie, comme tu es belle!
Debout, en pleine lumière, libre
Tu prononces ton OUI.
Oui à la pleine réalisation en toi du rêve de Dieu
Petite Servante du Seigneur.***

***Marie, comme tu es belle!
Toute empressée, te hâtant
Pour porter la Bonne Nouvelle:
La joie du ciel est parmi nous
Et Élisabeth et Jean-Baptiste en sont inondés.***

***Marie, comme tu es belle!
Ton visage de jeune mère est radieux.
Tu accueilles dans tes bras maternels
L'Amour revêtu de notre chair d'homme
Et tu adores, émerveillée, ton fils, ton Dieu.***

***Marie, comme tu es belle!
Humble dame de Nazareth, simple voisine***

*Tu veilles sur Jésus qui grandit
Présence attentive, éducatrice de ton Dieu
Présence d'amour et de tendresse: Mère!*

*Marie, comme tu es belle!
Fidèle jusqu'au bout, aimante.
Debout près de la Croix, croyante
Espérant contre toute espérance
et déjà en toi, Jésus est Ressuscité.*

*Marie, comme tu es belle!
Simple croyante au milieu des Apôtres
Envahie par le souffle nouveau de la Pentecôte
Ton coeur éclate à la dimension de celui de Jésus
Mère des hommes, Mère de l'Église!*

*Marie, comme tu es belle!
Tu suscites au coeur de l'Église de ton Fils
Un petit noyau de feu, une humble famille...
Les Maristes: hommes et femmes d'aujourd'hui
Qui vivent de ton Mystère: Présence de vie. Présence d'amour.*

Sr Constance Gervais, s.m.

“Quand j'ai cru que le Seigneur m'appelait à devenir une Sœur Mariste, j'ai hésité plusieurs années. La peur et le doute. C'est pourquoi j'aime beaucoup l'Évangile qui nous parle de Thomas : Thomas, homme de doute qui devient homme de foi. Jésus, dans sa miséricorde a donné à Thomas la preuve dont il avait besoin pour être capable de dire avec tout son cœur : « Mon Seigneur et mon Dieu » Comme Thomas, j'ai demandé beaucoup de preuves et Dieu dans sa miséricorde a répondu. Pour moi, je crois qu'au moment du baptême une graine a été semée. À huit ans le témoignage d'une Sœur Mariste qui était très près des enfants m'a influencé. Elle jouait et elle riait avec nous. Elle m'a donné un beau chapelet bleu. J'ai eu l'intuition qu'un jour je serais une Sœur Mariste. Le collègue où je voulais aller après ma graduation a fermé. Mon désir d'être sœur a été discuté en famille et je suis entrée au couvent comme postulante. C'est devenu une visite pour deux ans car j'étais trop jeune. Je n'étais pas prête pour cet engagement. Je suis retourné chez mes parents et j'ai commencé ma carrière de professeur de français en Ontario. C'était le commencement d'une longue période de négociations avec Dieu. Je cherchais un sens à ma vie. L'idée de devenir Sœur Mariste était encore là. À Edmundston une sœur me posa la question : « Qu'est-ce que tu vas faire quand une visite annuelle de quelques jours n'est plus assez pour toi? » Je n'ai rien dit, mais j'ai commencé à discerner dans le doute et la peur. J'ai demandé des preuves. J'ai posé des questions : “Qui est Dieu pour moi? Qui suis-je pour Dieu?” Ma sœur aînée m'a demandé pourquoi je ne ferais pas une retraite pour bien penser à mon affaire. Ma réponse ... « Si Dieu veut que je fasse une retraite il en mettra une dans ma paroisse! » Et voilà, dans le bulletin, ce samedi soir, il y avait une annonce pour une retraite vocationnelle. J'y suis allée. Une feuille est tombée du livre de chants. C'était le chant d'Osée : “Reviens à moi. Ne laisse pas la peur t'empêcher. Je te fiancerai à moi pour toujours.” J'ai accepté l'invitation. J'ai demandé à Dieu de préparer ma famille qui était contre ce projet et contre mes visites chez les sœurs. C'était le commencement d'une nouvelle vie chez les Sœurs Maristes à Edmundston. Et avant d'avoir mes 40 ans, j'ai fait mes vœux perpétuels avec la confiance de Thomas qui a vu de ses yeux le Seigneur, avant d'exprimer sa foi. “

Sr Teri O'Brien, s.m.

Note: Dans ma lettre pastorale de Pentecôte 2002, ont été publiés les témoignages des Pères Gaston Duchesne et Romain Trépanier, maristes

Deuxième partie: Les Sociétés de vie apostolique

“Aux côtés des instituts de vie consacrée prennent place les sociétés de vie apostolique, dont les membres, sans les voeux religieux, poursuivent la fin apostolique propre de leur société et, menant la vie fraternelle en commun, tendent, selon leur mode de vie propre, à la perfection de la charité par l’observance des constitutions. Il y a parmi elles des sociétés dont les membres assument les conseils évangéliques par un certain lien défini par les constitutions.”(Canon 731)

La Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes (c.j.m.)

Les Prêtres des Missions Étrangères (p.m.é.)

“VIVE JÉSUS ET MARIE!”

LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE, DITE DES EUDISTES (C.J.M.)

BRIBES D’HISTOIRE

L’an 1643, Notre Seigneur et sa très sainte Mère nous firent la grâce, par un excès de bonté, de commencer l’établissement de notre petite Congrégation, le 25^e de mars, jour auquel le Fils de Dieu s’est incarné, et la sainte Vierge a été faite Mère de Dieu.” C’est en ces termes que Saint Jean Eudes (1601-1680) inscrit dans son “Mémorial des bienfaits de Dieu”, l’une des plus précieuses grâces de sa vie. Auteur, apôtre et docteur des cultes liturgiques en l’honneur des Coeurs de Jésus et de Marie, il a voulu par les exercices des Missions et ceux des Séminaires, contribuer à l’édification du Royaume de Dieu. Il fut ainsi l’un des grands artisans du renouveau chrétien dans la France du XVII^e siècle.

Jean Eudes n’était âgé que de 42 ans et ses six compagnons de 35 à 45 ans, lorsqu’ils entreprirent à Caen, dans des appartements qu’ils avaient loués et qu’ils appelèrent “La Mission”, le projet qu’ils étaient allés présenter en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Délivrande, à trois lieues et demi de marche. Ce projet apostolique était de préparer des prêtres qui travailleraient à la fois à l’annonce de la Parole de Dieu et à la formation des futurs ouvriers de l’Évangile. Avec tous les membres de la famille eudiste, j’estime que cette fondation de la Congrégation de Jésus et de Marie (C.J.M.) fut véritablement un don de Dieu à notre humanité, un don du Coeur de Jésus et de Marie, un don qui n’a cessé de porter des fruits abondants, même au temps des plus grandes crises de son existence.

Depuis plus d’un siècle, les Eudistes sillonnent le Nouveau-Brunswick. En 1898, ils s’établissaient un collège à Caraquet et commençaient à rayonner dans toute la Péninsule Acadienne. En 1903, des Eudistes s’établissaient même sur le territoire actuel du Diocèse d’Edmundston, à Tobique, desservant Maliseet et Plaster Rock. En 1912, commençait une nouvelle maison à Bathurst, la Maison du Bienheureux Jean Eudes qui un jour deviendrait, après l’incendie du collège de Caraquet, l’Université du Sacré-Coeur. C’est en 1946 que les Eudistes fondèrent le Collège St-Louis d’Edmundston. Au cours des vingt-cinq ans qu’ils furent au service de l’Université St-Louis, 116 Eudistes vinrent prêter main forte à cette première institution d’enseignement supérieur. Un monument redira aux générations à venir l’audace de ces éducateurs “visionnaires”. Les noms de Simon Larouche, de Louis Cyr et de Roger Lizotte seront redits d’une manière privilégiée, par les vocables donnés aux édifices du Campus d’Edmundston de l’Université de Moncton et au Club de hockey.

CHEZ NOUS

Plus de quarante Eudistes sont nés au Nouveau-Brunswick, dix-sept d’entre eux, frères et prêtres, sont venus au monde au Diocèse d’Edmundston. Depuis trente ans, plusieurs Eudistes ont oeuvré en paroisse et en prédication. En cette année pastorale 2002-2003, deux Eudistes assument avec des religieuses et des laïques, la responsabilité pastorale de six paroisses (Clair, Connors, St-François, Saint-Léonard-Parent, St-Léonard-Ville, Notre-Dame-de-Lourdes); un confrère retraité collabore à ce ministère. Un Eudiste assume depuis 1989 la direction du Centre Sérénité. Dans sa grande miséricorde, le Seigneur m’a confié la charge du Diocèse d’Edmundston: j’estime que cette merveilleuse mission, loin de m’éloigner de celle des Eudistes,

m'y insère encore plus fortement par l'annonce de l'Évangile et la formation d'ouvriers et d'ouvrières de l'Évangile.

Le 14 novembre 2001, jour marquant le quatrième centenaire de la naissance de Saint Jean Eudes, j'ai dédié à la gloire et à l'honneur de ce grand Saint, la chapelle de notre Centre diocésain. Je l'ai fait en considérant les liens profonds qui unissaient la famille eudiste et l'Église de la Nouvelle France dès leurs origines, notamment entre Saint Jean Eudes et le Bienheureux Mgr François de Laval, premier évêque de Québec. Je l'ai fait en rendant grâce également pour la présence des Eudistes en terre-américaine depuis 1890, spécialement pour la formation de plusieurs prêtres d'ici qui ont étudié au Séminaire du Saint-Coeur-de-Marie à Halifax (1895-1970) J'ai pensé également à la nomination de deux Eudistes comme troisième et cinquième évêque d'Edmundston, sans oublier le quatrième évêque d'Edmundston qui étudia lui aussi à Halifax et qui a ordonné l'actuel évêque d'Edmundston. Je l'ai fait enfin pour remercier le Seigneur de l'oeuvre merveilleuse de saint Jean Eudes et pour son rayonnement apostolique actuel.

Saint Jean Eudes est encore capable d'aider les baptisés d'aujourd'hui à découvrir leur dignité d'enfants de Dieu et à collaborer à l'édification du Royaume de Jésus, dans les domaines si variés du développement culturel, social, économique et politique. Ils sont appelés à ouvrir avec audace de nouvelles voies au Christ Jésus. "Ouvrez! Ouvrez les portes au Seigneur Jésus! N'ayez pas peur!" Saint Jean Eudes est encore capable d'inspirer les prêtres dans leur tâche de la nouvelle évangélisation, dans l'oeuvre admirable de la prédication apostolique et de bon confesseur. Par ses écrits spirituels, Saint Jean Eudes peut encore aider l'ensemble du peuple de Dieu dans son amour pour Jésus et sa Mère. Désireux que ses fils soient des missionnaires de la miséricorde en "portant la misère des plus misérables", saint Jean Eudes nous incite à découvrir nos frères et nos soeurs aux prises avec les misères de toutes sortes et à leur révéler par toute notre vie les richesses de la miséricorde divine. Il a voulu, d'une manière toute spéciale, que ses filles, les religieuses l'Ordre de Notre-Dame-de-Charité, viennent en aide aux filles en difficulté.

"Dociles à l'Esprit, les Eudistes participent à la mission de l'Église, sacrement du salut pour le monde, en annonçant la Bonne Nouvelle aux pauvres, la délivrance aux captifs, la guérison aux aveugles et la libération aux opprimés." (Constitutions no 13)

"Jean Eudes, saisi par l'amour de Jésus, a porté dans son coeur les détreesses et les besoins de ses frères et soeurs. Il a ouvert, avec audace, des voies nouvelles pour faire grandir le Royaume de Jésus. C'est en lui que les membres de la Congrégation trouvent leur inspiration profonde. A sa suite, tous se veulent témoins fidèles de l'Alliance conclue avec Dieu par leur baptême. Les prêtres, répondant à la grâce de leur ordination, cherchent à réaliser pleinement l'idéal de sainteté proposé par leur fondateur pour devenir des pasteurs selon le coeur de Dieu" (Constitutions nos 14 et 15)

Aux Autorités de la Congrégation de Jésus et de Marie, j'exprime une profonde gratitude pour la présence des Eudistes en notre Église bien-aimée. Et j'invite mes frères et soeurs à venir en grand nombre et avec sainteté, en notre Diocèse pour ouvrir de nouvelles voies et pour faire grandir chez nous le Royaume de Jésus.

TÉMOIGNAGES

Note: Dans ma lettre pastorale de Pentecôte 2002, j'ai publié mon itinéraire vocationnel et celui de mon confrère Claude Côté.

"ALLEZ ENSEIGNER TOUTES LES NATIONS!"

LES PRÊTRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES (P.M.É.)

BRIBES D'HISTOIRE

Le 12 avril 1922, les Archevêques et les Évêques du Québec adressaient une lettre pastorale à l'ensemble de leurs diocésains pour leur annoncer la fondation d'un Séminaire des Missions-Étrangères à Montréal. En voici de larges extraits.

“L’Église, implantée dans les plaines de l’Acadie et sur les bords du Saint-Laurent, est sortie de la France chrétienne. Au moment où cette nation généreuse prenait, dans les zones les plus reculées de l’apostolat oriental, une place si importante, plusieurs de ses plus dévoués religieux venaient répandre en notre pays les semences de la foi; et le premier évêque de Québec, François de Laval, ami intime des fondateurs de la Société des Missions Étrangères, commençaient, en union étroite avec le Séminaire de cet Institut à Paris, l’organisation de son propre Séminaire et celles des missions dont il était chargé. Nous sommes, donc, grâce au ciel, nous pouvons le dire sans ostentation, nous sommes les fils d’une nation d’apôtres. Nous voici parvenus à un moment historique de notre développement national où il semble non seulement permis, mais nécessaire de nous demander si notre Province n’a pas une mission particulière à remplir dans l’oeuvre toujours urgente de la propagation de la vraie foi parmi les nations infidèles. La Providence s’est montrée extrêmement généreuse à notre égard. Durant tout le cours, si heurté, si mouvementé, de notre vie politique et religieuse, elle n’a cessé de nous combler des faveurs les plus signalées. L’heure n’est-elle pas venue d’organiser chez nous cette croisade dont certaines nations, en particulier en France, nous donnent un si noble exemple? Notre Province est investie d’une mission apostolique. Et cette mission, pour donner tous ses fruits, requiert de notre part une organisation nouvelle des forces apostoliques, dont il nous reste à vous entretenir. Depuis longtemps déjà l’Épiscopat de cette Province caresse l’idée de fonder un Séminaire chargé de recruter et de préparer, pour les missions d’outre-mer, des ouvriers évangéliques. Nous avons présentes à l’esprit ces paroles du Maître: “La moisson est grande, mais il y a peu d’ouvriers. Priez donc le Maître de la Moisson d’envoyer des ouvriers dans sa moisson”. Nous savions aussi le vif désir du Saint-Siège de nous voir prendre, à côté des autres nations catholiques, dans le champ d’apostolat, une place officielle. Il y a un an, dans une réunion des Archevêques et Évêques de la Province civile de Québec, cette question fit l’objet d’une étude sérieuse et de mûres délibérations. Après quoi, ces prélats ont, à l’unanimité, décrété l’érection d’un Séminaire des Missions Étrangères dans la cité de Montréal.

Ce nouveau Séminaire dont nous avons la joie d’annoncer la fondation, sera, d’une part, sous la haute direction de la Sacrée Congrégation de la Propagande, de l’autre, sous la tutelle immédiate et à la charge des Archevêques et Évêques de la Province civile de Québec constitués légalement en Corporation ou “Société des Missions-Étrangères de la Province de Québec”; il s’appellera “Séminaire Saint-François-Xavier” en l’honneur du vaillant apôtre qui est le modèle vénéré de tous les missionnaires, et le patron secondaire de la Province de Québec.

C’est dans cette pensée, dans l’intérêt de l’oeuvre nouvelle mais aussi de notre Province et du Canada tout entier, que nous faisons aujourd’hui appel à votre patriotisme et à votre générosité. A cette époque où les puissances infidèles entrent en rapports plus directs avec les nations chrétiennes et se montrent plus tolérantes à l’égard de la religion du Christ, le moment semble venu, pour tous les pays catholiques, d’aller porter aux âmes incroyantes, dans un effort d’ensemble qui dépasse toutes les tentatives antérieures, la parole de vie. Et c’est ce moment que nous avons choisi pour jeter les bases d’un établissement qui assurera à notre peuple sa part très honorable de collaboration apostolique, et qui, loin d’épuiser ses forces, ne fera que consolider son avenir religieux et social. Pleins de confiance dans l’oeuvre entreprise, nous voulons en poursuivre l’exécution avec toute la diligence possible, et nous osons espérer que ni la grâce de Dieu, ni le concours de nos diocésains ne nous feront défaut.”

Un an et demi plus tard, soit le 11 septembre 1925, avait lieu dans la chapelle du Séminaire de Pont-Viau, le premier départ des missionnaires canadiens vers la Chine. Le Supérieur, le Chanoine Avila Roch, s’écria alors: “Allez courageusement sauver les âmes! Allez travailler à la gloire de Dieu pour l’amour du Christ! Continuez à vous détacher de tout, surtout de vous-mêmes, pour vous attacher davantage et uniquement à Jésus Christ. Comme gage de succès, je vous donne la croix du Christ. Aimez-la bien et toujours cette croix du Christ. Dans toutes vos oeuvres appuyez-vous sur elle.”. Dès 1929, la Préfecture apostolique de Szepinghai était confiée aux P.M.É; en 1932 cette Préfecture était élevée au rang de Vicariat Apostolique et Mgr L.-A. Lapierre, p.m.é en était le premier Vicaire.. En 1937 la Préfecture de Lintong et celle de Davao aux Philippines leur était également confiée. En 1938, Monseigneur Idelbrando Antoniutti, délégué apostolique au Canada, considère le Père Émile Charest, mort victime des brigands, comme un martyr de la foi. Très tôt la Société des P.M.É, après son arrivée en Chine, prend de l’expansion: on la demande au Japon, en Amérique Centrale, en Amérique du Sud, au Soudan... La guerre, les persécutions, l’emprisonnement n’arrête pas ses membres. A travers de nombreuses et dures années d’emprisonnement, Mgr Gustave Prévost, p.m.é., donne un témoignage de fidélité et de courage exceptionnel. Les résultats missionnaires ne sont pas toujours tangibles; parfois certains groupes remettent même en question l’opportunité de l’aide apportée par des prêtres étrangers; ainsi un institut bolivien, vers les années 1970, estimait qu’un prêtre sur quatre pensait

que le clergé étranger devrait se retirer. Pareille contestation se faisait également aux Philippines; des bouleversements sociaux comme à Cuba menaçaient d'anéantir le travail de plusieurs années de ministère missionnaire. Malgré les épreuves, les missionnaires réaffirment que la croix mène à la résurrection et que le missionnaire doit être l'homme de la joie, de l'enthousiasme, du dynamisme et de la vie. Aux années 1970, la Société compte environ 350 prêtres. "Nous ne sommes qu'une poignée, affirme le supérieur général Viateur Allary, alors qu'il y a 33,000 prêtres missionnaires qui parcourent le monde!" L'on fait un calcul sommaire: les P.M.É. ont alors la responsabilité directe de deux millions de chrétiens et autant, sinon plus, de non-chrétiens. En plusieurs endroits les P.M.É. sont chargés de la formation du clergé au niveau des petits et grands séminaires, des paroisses, des oeuvres diocésaines, d'aumôneries et d'organisations sociales

CHEZ NOUS

En décembre 1971, les Évêques du Québec donnent leur accord de principe au fait que le Société des Missions-Étrangères est un service d'Église pour la pastorale missionnaire et que les membres de cette Société puissent être incardinés à leur diocèse d'origine, comme il en était ainsi avant 1938, pour mieux signifier le lien entre les Églises. C'est ainsi que furent "incardinés" à notre Diocèse d'Edmundston les Pères Claude Dumont, Joseph Godbout, Guy Lévesque, Patrice Picard et Guy Sirois, La Société des P.M.É. donnant alors la possibilité de s'associer des laïques et des prêtres dans leur travail missionnaire, le Père Roger Dionne lui fut associé pendant quatre ans. En ce début du nouveau millénaire, la Société franchit présentement une nouvelle étape en accueillant comme futurs prêtres, des gens originaires du Canada, mais aussi d'autres pays. La mission est toujours la même: contribuer à la mission "ad gentes" de l'Église.

TÉMOIGNAGES

Note: On lira avec grand intérêt, dans ma lettre de Pentecôte 2002, les témoignages vocationnels des Pères Claude Dumont, Guy Lévesque, Patrice Picard, Guy Sirois et celui du Père Roger Dionne, actuellement vicaire général de notre Diocèse.

Troisième partie: Les Instituts Séculiers

"L'institut séculier est l'institut de vie consacrée où des fidèles vivant dans le monde tendent à la perfection de la charité et s'efforcent de contribuer surtout de l'intérieur à la sanctification du monde." (Canon 710)

LES OBLATES MISSIONNAIRES DE MARIE IMMACULÉE (O.M.M.I.)
L'INSTITUT VOLUNTAS DEI (I.V.D.)

"AVEC L'AIDE DE MARIE!"

LES OBLATES MISSIONNAIRES DE MARIE IMMACULÉE (O.M.M.I.)

BRIBES D'HISTOIRE

Le 2 juillet 1952, le Père Louis-Marie Parent, o.m.i., fondait avec Mme Luce Lacombe et Mme Oliva Clavette, en notre Diocèse d'Edmundston, l'Institut séculier des Oblates Missionnaires de Marie Immaculée. L'infirmière Luce Lacombe est celle qui a eu l'idée de cet institut, une nouveauté dans notre Église: L'idée germa pendant l'année sainte 1950. Une vingtaine de femmes faisaient une retraite à la Maison des retraites Fermées, fondée par Mgr Marie-Antoine Roy, o.f.m., et située alors dans les anciennes baraques de l'Armée Canadienne, au quartier Sacré-Coeur d'Edmundston. "Les Oblats de Marie-Immaculée dirigeaient alors cette maison de retraite. Mme Luce Lacombe mit Mme Doris Plourde en contact avec le Père Louis-Marie Parent, o.m.i., à l'Hôtel-Dieu d'Edmundston, écrit M. Jean Pedneault dans le Journal Le Madawaska du 17 juillet 2002. Ainsi elle prit la décision de devenir oblate. La spécialité de Mme Plourde était la comptabilité. Elle se souvient du travail des Oblates à Grand-Sault pour rendre un vieil hôpital plus fonctionnel. Mme Plourde précise que l'infirmière Luce Lacombe avait d'abord été membre des Soeurs Blanches d'Afrique. Au dé but, elles étaient

groupées, dont 65 à Grand-Sault. Rome a par la suite demandé une décentralisation et un rapprochement auprès du peuple.”

Dès les premières années, les Oblates se retrouvent dans plusieurs endroits au Québec, oeuvrant dans divers secteurs: hôpitaux, écoles, secrétariats, etc. Je me souviens que les Oblates furent les premières personnes à s'occuper de la cuisine et de la buanderie à notre tout nouveau Séminaire Saint-Jean-Eudes à Limbour, dans l'Outaouais: très tôt le matin, on les entendait chanter les louanges du Seigneur! Peu de temps après leur fondation, pour répondre à des demandes venant d'Églises de pays extérieurs ou pour réaliser des projets de coopération internationale, quelques-unes sont parties pour l'Europe, l'Asie, l'Amérique du Sud, les Antilles et l'Afrique. Le groupe a été reconnu comme institut séculier en 1962 et il a obtenu le statut d'institut de droit pontifical le 24 mars 1984. Il compte actuellement environ 600 oblates réparties dans une vingtaine de pays. Le siège social est à Trois-Rivières. Et le fondateur, plus que nonagénaire, est bien vivant! A 93 ans, il demeure un conseiller spirituel apprécié et un écrivain spirituel des plus assidus.

Membres d'un institut séculier, les Oblates se consacrent à Dieu et s'engagent à vivre l'Évangile au coeur du monde. Elles vivent les mêmes conditions que leurs contemporaines et partagent les préoccupations communes à toutes, exerçant le métier ou la profession de leur choix. Dans la prière, les Oblates contemplent le Christ Jésus pour se laisser façonner par lui. Dans un unique mouvement d'amour de Dieu et du prochain, elles développent des attitudes d'accueil des personnes et des événements et multiplient les gestes gratuits en faveur des autres. Un même charisme unifie la vie des Oblates: "Une constante disponibilité à la volonté du Père pour vivre partout la charité du Christ par le service avec l'aide de Marie". L'Institut participe à la mission de l'Église dans le monde par une mission particulière: "Comme le Christ, manifester l'amour inconditionnel du Père, à toute personne, en révélant les signes de la présence de Dieu au coeur de la réalité quotidienne". Cette mission rejoint chaque Oblate dans le projet apostolique qui l'anime. Elle traduit la fidélité à l'inspiration fondatrice et l'unité entre les membres qui la réalisent dans une grande diversité de cultures et de systèmes politiques.

Mme Rosanne Roy a écrit ce chant à l'occasion du cinquantième anniversaire de fondation:

“Le coeur à la fête, chantons notre passé.
Le coeur à la fête, vivons notre aujourd'hui.
Le coeur en attente, tout plein d'espérance,
Marchons vers l'avenir.

Comme douce brise	Fortes du charisme	Le coeur à l'audace
Au coeur de l'Église	Avec dynamisme	Créons des espaces
Est né l'Institut.	Vivons la mission.	D'amour, de beauté.
Devenu grand vent,	Sur tous les chemins,	Témoins de l'Esprit,
S'est mis à courir	Semons de nos mains	Osons l'inédit,
Sur tous les continents.	La joie de nos cinq points.	Que triomphe la vie!

TÉMOIGNAGE

“Je suis native de Clair, N.-B., la sixième d'une famille de huit enfants. Je travaillais comme aide à l'ancien Hôpital Hôtel-Dieu St-Joseph à Edmundston, sous la surveillance d'une infirmière licenciée, Garde Tobin. Un matin, elle m'envoie porter de l'eau à l'un des patients. C'était le Père Louis-Marie Parent, o.m.i.; il était prédicateur pour les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph. Le Père me dit en me voyant: “Va t'en en communauté, ce n'est pas ta place ici!” Il me posa certaines questions; je lui ai répondu. Aussitôt sortie de la chambre, je me suis dit: “S'il savait ce qu'il ne sait pas, il saurait bien que je ne suis pas “une vocation”! Pour moi, la chose était close, mais non pour le Père qui me fit parvenir par la poste, des questionnaires sur les vocations. J'ai pris beaucoup de temps avant de répondre au premier questionnaire. Ma soeur en voyant cette lettre, m'a dit: “Réponds-lui!” Elle aussi était au courant de ce projet de nouvel institut à fonder, car elle avait rencontré Garde Luce Lacombe, i.l., qui fut candidate comme première présidente-directrice générale de l'Institut; elle aussi était native de la région d'Edmundston. Finalement le deux juillet 1952, nous avons eu notre première retraite vocationnelle, aux baraques. Nous étions en tout vingt candidates. Nous voilà toutes Oblates, et là

le travail commence au petit Hôpital de Grand-Sault. Quant à moi, j'ai collaboré au département de la comptabilité pendant plus de quarante ans. Au point de vue "Oblate", nous avons une mystique, notre fameux 5-5-5: cinq points, cinq exercices de piété, cinq actes de charité pour réparer nos manquements."

Doris Plourde, o.m.m.i., Edmundston

"AIMER, T'AIMER!"

L'INSTITUT VOLUNTAS DEI (I.V.D.)

BRIBES D'HISTOIRE

A l'occasion du quarantième anniversaire de la fondation de l'Institut Voluntas Dei, le prêtre-poète Robert Lebel, i.v.d., écrivait pour son Institut le chant: "Aimer, t'aimer":

Aimer, t'aimer...
Partout en toute chose
Aimer, t'aimer...
En nous et dans les autres.

Fais-nous tenir debout
Heureux de ta présence
Elle est tout près de nous
En même temps qu'immense.
Avec un coeur d'enfant
Que nos yeux s'émerveillent
Des saisons qui s'éveillent
Et du moment présent. Aimer!

Fais-nous garder la joie
Même aux jours difficiles
Sans alourdir nos pas
De plaintes inutiles.
Conscients qu'il y a pourtant
Des choses qu'il faut dire,
Puissions-nous, sans détruire,
Les dire simplement. T'aimer!

Fais-nous tendre la main
Même à ceux qui nous blessent
Et regarder plus loin
Que toutes nos faiblesses
Partageant comme un pain
Nos forces et nos richesses
Pour te servir sans cesse
En ceux qui ont besoin. T'aimer!

Fais-nous bâtir la paix
En toute circonstance
Et vivre avec respect
Malgré nos différences.
Cherchant avec ardeur
A être justes et libres
Pour vivre et laisser vivre
Chacun selon son coeur! T'aimer!

C'est en mai 1958 que le Père Louis-Marie Parent fondait à Trois-Rivières l'Institut Voluntas Dei, Répondant à l'idéal proposé par le Pape Pie XII par la création d'institut séculiers, prêtres et laïques se regroupaient pour se livrer totalement au service de l'Église sur une base de charité universelle. Pour permettre à plusieurs baptisés de répondre à cet appel de l'Église, l'Institut compte dans ses rangs des Internes, des Externes, des Missionnaires et des Auxiliaires. Parmi les "Internes", il y a des prêtres et des laïques, professionnel, étudiant ou homme de métier qui, libres de toute obligation sociale, se consacrent par vœux aux services auxquels l'Institut voudra bien les employer. Le Voluntas "Externe" est tout prêtre ou tout laïque qui, tout en demeurant dans son milieu apostolique ou social habituel, se consacre par vœux à centrer toute sa vie sur le témoignage de sainteté chrétienne qu'il portera dans son ministère, son travail et ses loisirs. Le missionnaire laïque est tout homme qui désire donner quelques années de sa vie et qui s'engage au service de l'Église dans un pays missionnaire. Le Voluntas "Auxiliaire" est celui qui se donne à l'Institut pour collaborer en aidant, sous un aspect ou un autre, au ministère des membres de l'Institut, selon ses capacités. Les énergies de tous les membres de l'Institut doivent tendre vers un seul but: rendre à Dieu la gloire la plus éclatante possible par un amour passionné pour la sainte Église. L'Institut voudrait créer chez ses membres, une telle charité divine et fraternelle que le monde entier soit transformé. C'est pourquoi aucun milieu et aucune oeuvre ne sont exclus de leurs possibilités. Le membre "Voluntas Dei" doit se rendre présent partout où quelqu'un a besoin de voir passer près de lui le visage du Christ rendu vivant par la vie d'un frère qui l'aime!

D'une dizaine à ses débuts, le groupe compte présentement plus de sept cents membres. L'Institut Voluntas Dei est de droit pontifical depuis le 12 juillet 1987.

CHEZ NOUS

Raconter les débuts de l'Institut Voluntas Dei, c'est aussi rappeler une bonne part de l'histoire du Diocèse d'Edmundston, puisque dès 1962, après des échanges avec Mgr Joseph-Roméo Gagnon, deuxième évêque d'Edmundston, le Père Louis-Marie Parent aménageait dès 1962 un Séminaire à Red Rapids, dans la zone pastorale de Victoria-Sud, qui accueillit la première année soixante-cinq étudiants, venant de diverses parties du monde: Haïti, Ceylan, Etats-Unis, etc. Le Séminaire St-Joseph fut complété en 1963 et désormais l'on y enseignerait la théologie à tous ceux qui se destineraient à la prêtrise. Des provinces maritimes et du Québec, de l'Équateur, de Grenade, de Colombie, de France, des Indes, du Sri Lanka, du Laos, de l'Afrique du Sud, des "Voluntas Dei" venaient à Red Rapids. Il en fut ainsi jusqu'en 1971, plusieurs candidats ayant opté pour des études dans des grandes villes et s'étant donné à d'autres congrégations ou diocèses. Pendant près de quarante ans, les Voluntas Dei assurèrent, après les Franciscains, le ministère paroissial en Victoria-Sud. Parmi eux, il faut souligner les noms des Pères Léo Grégoire, Alfred Irving, Germain Côté, Yvon Carpentier, Arthur Beaulieu, Michel Villeneuve, Jean Lacaille, Paul Boulay, Laurier Albert, Louis Pearson qui oeuvra également à Saint-Quentin..

Selon le Père Marc-André Lafrenière, directeur du District canadien, la spiritualité de l'Institut insiste sur l'union à Dieu, sur la nécessité de se centrer sur les qualités d'être de chacun et de chacune. A l'idéal de vie que l'Institut propose à ses membres, se greffe une spiritualité appropriée dite "mystique des 5-5-5". Par le premier cinq, les membres développent une vie d'intimité avec le Seigneur par la prière quotidienne, principalement par la méditation, l'oraison, la lecture de la Parole de Dieu et d'oeuvres de spiritualité, par l'eucharistie célébrée et contemplée, par la prière mariale enfin. Par le deuxième cinq, les membres cultivent particulièrement l'esprit de recueillement, l'humilité et la charité fraternelle par les attitudes suivantes: saisir toute occasion d'intensifier l'union à Dieu (présence de Dieu), porter un regard positif sur les personnes et accueillir le Christ présent en elles (absence de critique), s'ouvrir à l'émerveillement et accueillir le Christ présent dans les événements (absence de plainte), assumer pleinement ses responsabilités et aimer servir avec gratuité (état de service), se compromettre pour instaurer un climat évangélique de justice et de fraternité (artisan de paix). Par le troisième cinq, les membres de l'Institut saisissent chaque jour cinq occasions concrètes d'exercer la charité afin de s'entraîner à vivre les contacts avec les autres, d'une façon positive, à la manière du Christ. Par la création des instituts séculiers, l'Église veut actualiser sa mission au coeur du monde,.

TÉMOIGNAGE

Note: On lira avec intérêt dans ma lettre pastorale de Pentecôte 2002 le témoignage vocationnel du Père Léo Grégoire, i.v.d., le nouveau vice-chancelier du Diocèse, qui consacre sa vie pour l'Église d'Edmundston depuis plus de trente ans.

CONCLUSION

“TOUS LES ARBRES NE SONT PAS PLANTÉS; TOUS LES BLÉS NE SONT PAS SEMÉS!”

Quel pèlerinage magnifique il nous a été donné de faire en relisant l'histoire de chacune société de vie consacrée, de vie apostolique et d'institut séculier. Mais quel pèlerinage bénéfique et stimulant il nous est possible d'effectuer en rencontrant chacun de ses membres. Tous et toutes nous révèlent un aspect du visage de Jésus Christ: Jésus contemplant, Jésus enseignant, Jésus guérissant, Jésus compatissant, Jésus fils de Dieu et fils de Marie, Jésus choisissant et formant ses apôtres, Jésus le Missionnaire envoyant ses apôtres, Jésus prédicateur, Jésus Sagesse infinie et plein de bontés, etc. Déjà sur cette terre, il nous est donné de contempler le visage de Jésus: l'invitation de Jean-Paul II à contempler le visage de Jésus peut se concrétiser ainsi d'une belle manière. Mais les membres de ces sociétés ne sont pas seulement des “reflets de l'humanité et de la divinité de Jésus, ils sont des constructeurs hors-pair du Corps du Christ. Les paroles de Saint Paul aux Philippiens, peuvent s'adresser à eux d'une manière toute privilégiée: “Vous n'êtes plus des étrangers ni des gens de passage, vous êtes citoyens du peuple saint, membres de la famille de Dieu, car vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondements les Apôtres et les prophètes; et la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus lui-même. En lui, toute la construction s'élève harmonieusement pour devenir un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes, vous aussi, des éléments de la construction pour devenir par l'Esprit Saint la demeure de Dieu.”

Frères et soeurs, par vos multiples services, si discrets et si constants, vous avez contribué et vous contribuez encore à édifier notre Église diocésaine. Au nom de tous les diocésains et diocésaines, je vous en exprime une profonde gratitude. Mais votre tâche n'est pas encore complétée”: loin de là! Il importe, comme le dit encore saint Paul, que nous puissions grandir de toutes manières vers Celui qui est la tête, le Christ, et que nous entrions avec lui dans toute la plénitude de Dieu! “A celui dont la puissance agissant en nous est capable de faire bien au-delà, infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou entrevoir, à Lui, la gloire, dans l'Église et le Christ Jésus, pour tous les âges et tous les siècles!”

Les limites de cette lettre pastorale ne m'ont pas permis de rendre un hommage explicite à chacune des Congrégations qui ont oeuvré sur notre territoire diocésain et qui nous ont quittés. Mais notre gratitude veut les rejoindre encore: les Pères de la Congrégation de Sainte-Croix, les Soeurs de la Charité de l'Immaculée Conception de Saint-Jean, les Oblats de Marie Immaculée, les Pères et les Frères Franciscains, les Frères de l'Instruction Chrétienne, les Frères du Sacré-Coeur, les Petites Soeurs de la Sainte-Famille, les Servantes de Notre-Dame, Reine du Clergé, les Soeurs de l'Amour de Dieu, les Auxiliaires Rurales, les Dames de la Congrégation, les Soeurs Ursulines, les Soeurs de l'Enfant-Jésus de Chauffailles. Je ne peux que répéter ce que déjà j'écrivais en 1995 dans le recueil-souvenir des 50 ans du Diocèse d'Edmundston: “Voilà vite évoquée l'oeuvre admirable des Congrégations religieuses dans notre Église. Nous en avons été les bénéficiaires, mais également les héritiers. Avec la même ardeur, avec la même audace, à leur manière mais sous des modalités neuves, ce discret ministère doit se poursuivre auprès des tout-petits, des jeunes, des jeunes adultes, des prêtres et des futurs prêtres, des malades et des handicapés, auprès de l'ensemble des communautés chrétiennes. Leur spiritualité respectives, franciscaine, ignatienne ou française, a marqué notre Église à tout jamais et nous a tracé le chemin de la fraternité et de la mission.” Déjà des pousses neuves se lèvent dans l'Église, des communautés dites nouvelles surgissent: l'Esprit Saint continuera de nous émerveiller! Comme le chante Patrick Richard: “Tous les arbres ne sont pas plantés, tous les blés ne sont pas semés: héritiers des sillons de l'histoire, soyons pour aujourd'hui témoins et bâtisseurs. Même s'il est long le long temps des semailles, même s'il est fou d'oser ce geste fou, malgré les pierres et les broussailles, notre Église dit: “Confiance aux hommes et aux femmes au Coeur de chair”. Même s'il est long le temps de l'attente, même s'il est fou d'oser veiller debout, malgré les mots de l'impatience, notre Église dit: “Confiance au silence

habité!" Même s'il est long le long temps des récoltes, même s'il est fou d'oser ce rêve fou, malgré les mots de la révolte, notre Église dit: "Confiance au peuple de prophètes".

Que la prière de l'Église nous garde dans l'unité et dans l'espérance, que les oraisons proposées pour la messe pour les religieux accompagnent chacun des membres de la vie consacrée:

"C'est toi qui mets au coeur des hommes et des femmes, Seigneur, le désir de te consacrer leur vie, et tu leur donnes les forces nécessaires pour répondre à cette vocation; dirige au long de leur marche vers toi ceux et celles que tu appelles à ne chercher que ton Royaume; qu'en renonçant à eux-mêmes pour suivre le Christ humble et pauvre, ils se dévouent à ton service et à celui de leurs frères et soeurs."

"Tu appelles ceux et celles que tu veux, Seigneur, à mener ensemble la vie religieuse et tu leur fais partager le même pain. Aide-les à s'aimer comme des frères et soeurs et à s'entraîner mutuellement dans la charité, de sorte qu'on reconnaisse en eux de vrais témoins de Jésus Christ."

Célébrons ensemble les prévenances de l'amour du Christ pour tous ces hommes et toutes ces femmes qui veulent, sous la poussée de l'Esprit Saint, parvenir à la sainteté en se donnant au Christ à cause du royaume des cieux. Par ce mystère d'alliance, comme le souligne la préface pour les saints et les saintes, vierges et religieux, que notre condition humaine retrouve sa splendeur première et que dès ici-bas nous ayons un avant-goût des biens que Dieu veut nous accorder dans le monde à venir. Que jeunes et moins jeunes se rendent sensibles aux voix de l'Esprit Saint et qu'ils aient la force de répondre, devant les besoins du peuple de Dieu, à son aimable mais urgente invitation.

+ François Thibodeau ym

+ François Thibodeau, c.j.m.
Évêque d'Edmundston

ANNEXE

« DIEPPE-QUÉBEC 1639 »

Sr Cécile de Ste-Croix, r.u.i.
Québec

Le 4 mai 1639, trois voiliers dont le « Saint-Joseph » quittaient Dieppe à destination de la Nouvelle-France. Parmi les passagers se trouvaient trois Augustines: Mère Marie Guenet de St-Ignace (29 ans), Mère Anne le Cointre de St-Bernard (28 ans), Mère Marie Forestier de St-Bonaventure de Jésus (22 ans), trois Ursulines: Mère Marie de l'Incarnation (40 ans), Mère Marie de St-Joseph (23 ans), Mère Cécile de Ste-Croix (39 ans), six Jésuites: Père Barthélémy Vimont (45 ans), Père Antoine Poncet (29 ans), Père Pierre Joseph Marie Chaumonot (28 ans), Père Jacques Bargon, Père Charles Lalemant (52 ans), Frère Claude Jager, deux laïques: Madame de la Peltrie (36 ans) et sa compagne Charlotte Barré (18 ans). Ce n'est que le 1^{er} août 1639 que ces valeureuses personnes atteignaient Québec.

Nous reproduisons ici la lettre que Mère Cécile de Ste-Croix écrivit à la Supérieure des Ursulines de Dieppe pour lui décrire l'inoubliable traversée et l'historique arrivée. Ce texte a paru à Paris et à Québec en 1935 dans le livre: **Marie de l'Incarnation, écrits spirituels et historiques**, publiés par Dom Claude Martin et réédités par Dom Albert Jamet (Tome troisième). L'orthographe et la ponctuation ont été mis à la moderne ainsi que les mots morue et autochtones. Nous n'avons pu reproduire, faute d'espace, les intéressantes notes.

Ma Mère très chère,

La paix et amour de Notre-Seigneur!

J'avais proposé de garder votre lettre à écrire la dernière, afin de donner tout le temps, mais j'ai vu que j'en avais si peu que j'ai tout quitté le reste. Je n'ai point assez de mortification pour vous écrire si en bref, sachant d'ailleurs que vous attendez cette lettre avec impatience, et que je vous prierai bien de me faire acquitter de

celles qui me resteront nécessaires, comme à M. de la Tour.

Je vous écrivis sur la mer, environ à cent cinquante lieues de Dieppe, par les pêcheurs. Je ne sais si vous avez reçu la lettre. Dieu merci, nous avons été préservées du danger des navires que je vous mandais, mais nous en avons bien encouru d'autres, que je vous dirai. Il m'a souvent passé par l'esprit, spécialement durant le mal de la mer, qui est ce en quoi j'ai le plus souffert et qui a le plus longtemps duré. Je tâcherai de bien vous dire tout, afin que vous vous y attendiez quand vous en viendrez là.

Pour ce qui est de la nourriture, en quoi pour l'ordinaire on endure beaucoup sur mer et de quoi j'ai ouï plusieurs se plaindre, nous avons été exemptes de cela et beaucoup mieux traitées que nous n'eussions été en notre maison, particulièrement pendant que nous avons été dans le navire de M. Bontemps, qui avait donné ordre qu'on ne nous refusât aucune chose de ce que nous demanderions. C'est, Dieu merci, la moindre mortification que l'on a que le manger. Je l'ai expérimenté: nous nous sommes vues plus contentes avec de la morue sans beurre que si nous restions dans l'abondance des viandes. Il m'a, dis-je, souvent passé par l'esprit que c'est autre chose d'expérimenter les incommodités de la mer que d'en ouïr parler seulement. Quand on se voit à deux doigts de la mort, on se trouve bien étonné. Je pense bien que toutes les autres qui ont plus de mortification que moi passeront cela plus doucement; mais aussi je vous dis mon infirmité. Un grand bien est que quand cela est passé, il ne reste que de la joie de s'être vue en danger pour Dieu. On ne voudrait pas n'y avoir point été; il semble que Notre-Seigneur donne cela pour récompense, et n'était ce que mon *immortification* vous trouve à dire et la compagnie de mes chères Soeurs, je ne penserais être hors de France. Celles qui pensent que l'on souffre beaucoup ici se trompent. La première leçon que j'ai apprise du R.P. Le Jeune, et que j'ai trouvée très véritable, c'est qu'on n'a point de croix en Canada que celles qu'on apporte de France. Je l'expérimente tous les jours.

Quasi dès aussitôt que je vous écrivis ma dernière, nous eûmes une furieuse tempête qui dura quinze jours, avec fort peu d'intervalle, si bien que toute la semaine des Rogations, compris le jour de l'Ascension, nous fûmes privées d'ouïr la sainte messe et de la sainte communion. Nous eûmes la même mortification le jour de la Pentecôte; le vaisseau était tellement agité durant tout ce temps qu'il était impossible de se tenir debout, ni de faire le moindre pas sans être appuyée, ni même être assise sans se tenir à quelque chose, ou bien on se trouvait incontinent roulée à l'autre côté de la chambre. On était contraint de prendre les repas à plate terre et tenir un plat à trois ou quatre, et si, on avait bien de la peine de l'empêcher de verser. La plus grande partie de nous était tellement malade que des plus mortifiées, entre autres madame de la Peltrie, ne songeait plus au Canada, qu'elle nomme pour l'ordinaire son cher pays, mais à avoir un peu de calme; et en effet, sitôt que cela vient on est guéri. Elle a été entre autres fort affligée du mal de coeur, et je vous laisse à penser quel soulagement pour sa délicatesse, car après ce mal, la plus grande incommodité du navire est la puanteur et saleté du goudron et du petun. Il fut vérifié ici en mon endroit ce que nos Mères de Tours avaient tiré dans le Nouveau Testament pour leurs compagnes, à savoir qu'*il serait donné à celui qui aurait*, car, pour ce que je tiens assez de l'humidité de la mer, j'ai été tellement incommodée pendant tout ce temps-là d'une quantité d'eaux qui me sortirent par la bouche, particulièrement lorsque j'étais couchée, que je ne crois point exagérer de vous dire que j'en ai bien jeté un seau, si bien je n'avais de plus grand ennemi que le lit. Aussi pendant les grandes tempêtes, je ne couchais point; j'aimais mieux demeurer jour et nuit appuyée contre quelque chose, car il n'y avait pas moyen de tenir la tête debout. Aussi qu'il m'eût fallu une grande quantité de linge pour demeurer au lit. Vous aviez de la peine à me permettre une planche sous le matelas; tant sur mer, comme ici, on ne couche point autrement. Il n'y a pas moyen d'user de paille.

C'était tout ce que je pouvais faire, dès le matin jusques au soir, de me disposer pour aller à confesse, quant il était mon jour d'aller, et je n'ai point de connaissance que j'aie eu de la peine à jeûner, que les Quatre-Temps de la Pentecôte dernière. Le jour de la Sainte Trinité, environ sur les dix heures du matin, comme nous disions, None du grand Office, nous entendîmes des cris lamentables du matelot. Nous ne laissions pourtant de poursuivre, ne sachant que c'était, lorsque le R.P. Vimont descendit en notre chambre qui nous dit: « Nous sommes morts, si Notre-Seigneur ne nous fait miséricorde; il y a un glaçon qui va absorber le navire et n'en est plus qu'à dix pas, lequel est grand comme une ville. » Et s'étant lors mis à genoux, et nous aussi, il dit ces paroles que saint François-Xavier avait autrefois dites en un pareil danger: « Jésus, mon Rédempteur, faites-nous miséricorde! » Ma Mère de Saint-Joseph lui dit: « Mon Père, faisons un voeu »; mais il lui répondit: « Il ne faut n'en faire que bien à propos », se souvenant qu'en pareil cas il en avait fait un, lequel il eut bien de la peine à faire accomplir. Mais il s'avisait d'en faire seulement un pour ceux qui étaient

dans la chambre, qui fut de dire la messe à l'honneur de la sainte Vierge et de saint Joseph, et chacun deux communions, à la première terre que nous rencontrerions. Cela fait, il nous dit: « Je m'en vais aux matelots, et puis je reviendrai ici vous donner l'absolution. Nous avons encore une demi-heure. » Il donna ordre aussi de faire appeler le bon frère qui était avec lui, afin que nous puissions tous mourir en même lieu. Lorsque j'entendis du Père: « Nous sommes morts! » je n'avais point eu peur auparavant; il ne me vint une seule pensée de mes péchés, ni crainte du jugement ni de l'enfer; la seule crainte de mourir dans la mer me saisit et me dura jusques à ce que le Père fût sorti, que je commençai à rentrer dans moi-même et m'interroger si j'avais envie de mourir dans cette disposition. Je n'eus temps pour me résoudre, car aussitôt Monsieur Bontemps entra dans la chambre et nous dit: « Nous sommes garantis! mais c'est un miracle. » Et à l'instant, il nous montra le glaçon au derrière du navire, duquel on ne pouvait voir le sommet, à raison des brunes qui étaient fort grosses et ont duré longtemps, si bien que nous nous sommes vues encore une fois en péril, proche des terres que l'on ne voyait point. Nous avons attribué notre délivrance aux prières que vous faisiez pour nous, et en effet j'ai ouï dire à des matelots les plus expérimentés qu'ils ne s'étaient jamais vus en pareil danger, et que, moralement parlant, il était impossible d'échapper car on était lors en pleine mer, et il n'y avait point assez de temps pour tourner les voiles. Un seul homme qui tenait le gouvernail, tourna alors si dextrement le navire, lequel allait de grande vitesse fondre sur le glaçon, qu'on a tenu une chose impossible qu'un homme pût faire cela. Le lendemain, nous vîmes encore plusieurs glaces, mais, comme on les aperçut de plus loin, on s'en donna de garde. Nous les vîmes assez proches, entre autres une que l'on disait être aussi grande qu'une petite ville, laquelle, au contraire des autres qui semblent être toutes de neige, (quoiqu'en effet elles ne le soit point, car on voit bien le soleil qui donne dessus), celle-là était claire comme un cristal. Quelque temps auparavant que l'on les aperçut, il faisait froid comme au mois de janvier. Pour ce qui est de moi, depuis ce temps-là, je n'ai plus rien souffert.

Voici de la consolation. Depuis le jour du Bienheureux Louis de Gonzague jusques au jour de notre arrivée, nous n'avons manqué d'entendre une ou plusieurs messes et de communier chaque jour, tous les jours depuis l'embarquement, si ce n'a été que nous fussions toutes malades. Le R.P. Vimont ne manquait tous les jours à nous expliquer notre point d'oraison. Il nous disait qu'une des causes pourquoi les religieux ne profitent point en l'oraison, est qu'ils changent trop souvent leur matière, et, en effet, tout le temps que nous avons été sur la mer, il ne nous l'a changée que fort rarement. S'il arrivait quelques fêtes de Saints, comme saint Pierre, il ne laissait de poursuivre son sujet et nous le faire tourner sur la fête. Il avait donné un règlement pour les actions du jour. Chaque supérieure faisait l'office, semaine à semaine, et c'était à elle à faire garder le règlement. Nous disions l'Office et faisons nos lectures deux fois le jour en public; on la faisait aussi en table chacune à son tour. Il avait ordonné que depuis la récréation du soir jusques au lendemain, après l'oraison, on parlât le moins que l'on pourrait, et avait de coutume de nous dire, qu'encore que nous retinssions l'esprit de religion, tant qu'il nous serait possible, nous en perdriions assez. Nous nous confessions quand nous voulions, tous les jours si nous avions dévotion, encore que nous ne communiassions point. Nous avions prédication fêtes et dimanches. Avec cela, le Père a continué la même charité qu'il avait à la rade. Je pense que nous fussions mortes sans lui; je n'ai jamais rien trouvé semblable.

La première fois que nous vîmes des autochtones, ce fut encore étant à quelques lieues de Tadoussac. Ce fut un capitaine, nommé Jouënchou, (qui est connu des Français et est le père de celui qui a été saluer le roi en France au nom de toute sa nation), lequel amena dans le navire où nous étions le R.P. Gondouin, jésuite, si bien que dès maintenant nous avons deux Pères en notre compagnie. Ces autochtones sont de Miscou et sont un peu mieux que ceux de ce pays-ci. Ils étaient étonnés et ravis, ce nous disait-il, par la bouche du R.P. Gondouin, qui a demeuré longtemps parmi eux, et c'est à lui à qui le roi a fait donner les habits qu'il donne aux autochtones pour leur porter, — de ce qui se voyait des filles aussi bien que des hommes, lesquelles se consacraient à Dieu; — et du depuis il nous sont venus voir à Québec. — Et nous dit derechef que, si nous voulions aller en son pays, il ne nous laisserait manquer de rien. Il nous fit un dénombrement de tout ce qu'il y avait pour manger. Nous arrivâmes à Tadoussac le vingt juillet, tous les trois navires ensemble. Je vous laisse à penser la joie.

Le lendemain, nous sortîmes de l'amiral, pour nous embarquer dans le Saint-Jacques, qui est le seul des trois qui monte à Québec, et est commandé par Monsieur Ançot. Là, nous étions si étroitement logés, que quand nous étions toutes assises autour du coffre qui servait à dire tous les jours quatre messes, — nous avions ce bonheur, — et à prendre les repas, que nous prenions avec les quatre Pères, savoir est le R.P. Vimont, le P. Gongouin, le P. Poncet, le P. Chaumonot et le bon Frère Claude; quand nous étions, dis-je, toutes

rangées, celles d'un bout ne pouvaient passer sans faire lever les autres, car on n'avait justement que sa place, encore bien étroite; et pour coucher, il était besoin d'ajuster des planches sur le coffre et jeter nos matelas dessus; et notre nourriture commença lors de morue au vinaigre, sans beurre, ou un peu de lait, qui continua le reste du voyage, au reste avec des contentements que je ne vous saurais expliquer. La première fois que nous descendîmes en terre, ce fut le jour de sainte Anne, que l'on fit accomplir une partie du voeu susdit. Nous pensâmes encore périr. Comme nous descendions du vaisseau dans la chaloupe, peu s'en fallut qu'elle ne tournât. Nous demeurâmes dans le Saint-Jacques jusques au vendredi 29 de juillet, que nous en sortîmes, à cause que les vents nous étaient contraires, et nous mîmes dans une barque qui montait à Québec. Il n'y avait point d'autre lieu à se mettre à couvert qu'une petite chambre qui était pleine de morue quasi jusques au haut, si bien que nous n'y pouvions tenir que couchées les unes sur les autres, tassées comme du pain au four. Et, comme il n'y avait pas moyen, à cause de la puanteur et de la chaleur de la morue échauffée, de demeurer plus longtemps, toute une partie était contrainte de demeurer sur le tillac à la pluie, qui était lors fort importune, et la nuit aussi bien comme le jour. Il est vrai, sans comparaison, qu'il y avait moins de mortification de demeurer à la pluie que de souffrir l'incommodité de la chambre, car seulement celles qui en sortaient sentaient si fort qu'on avait peine à les supporter. L'après-midi du jour de saint Ignace, que nous nous attendions d'arriver à Québec, — mais on ne put, à raison du temps contraire, — la pluie commença et dura cinq ou six heures sans lâcher, et comme j'étais une de celles qui ne pouvaient supporter la chambre, je fus contrainte de recevoir toute celle qui voulut tomber sur moi. J'en demeurai tellement trempée, comme plusieurs autres, que notre cotte en demeura plusieurs jours, depuis l'arrivée à Québec, sans sécher, qui ne m'était une petite mortification de me voir ainsi crottée devant tant d'honnêtes personnes. Le R.P. Vimont, nous voyant ainsi trempées, et sa Révérence aussi bien comme les autres, et qui n'y avait moyen de faire du feu dans la barque pour nous sécher, il pria le maître de la barque de nous mettre à terre, dont nous étions assez proches. Ce qu'il fit. On nous alluma de bon feu et nous séchâmes en partie. Nous soupâmes à terre avec de la morue sèche et sans beurre. On nous fit une cabane à la façon des autochtones, et encore que notre lit fût d'une couverture simple sur la terre, je ne laissai pas de bien dormir. Le lendemain matin, nous retournâmes en la barque, et arrivâmes à Québec sur les huit heures du matin, jour de Saint-Pierre-ès-liens.

Sitôt qu'on aperçut la barque en laquelle nous venions, M. le Gouverneur envoya deux hommes dans un canot d'autochtones pour voir qui c'était, et dès qu'il en fut assuré, il nous envoya une chaloupe tapissée pour nous mettre en terre. Il vint au-devant avec M. de Lisle, son lieutenant. Il ne se peut dire les courtoisies que nous recevons de lui. Sitôt que nous fûmes descendues à terre, nous nous mîmes à genoux, et le R. P. Vimont fit une prière pour tous. Nous allâmes droit en l'église; on chanta le *Te Deum*, entendîmes la sainte messe et communiâmes, puis après nous vîmes saluer M. le gouverneur en sa maison où nous dînâmes. De là, on mena les Hospitalières en une maison que M. le Gouverneur leur baille, laquelle est fort proche du Fort, en attendant que leurs bâtiments soient achevés, où nous les accompagnâmes, puis, on nous mena en celle que Madame de la Peltrie a louée de Messieurs de la Compagnie, qui consiste en deux chambres assez grandes, une cave et un grenier, sis sur le bord du grand fleuve. Nous avons la plus belle vue du monde. Sans sortir de notre chambre, nous voyons arriver les navires qui demeurent toujours devant notre maison, tout le temps qu'ils sont ici. On nous a fait une clôture de pieux, qui sont viron de la hauteur d'une petite muraille. Cela n'est pas si bien joint qu'on ne puisse discerner au travers, si on veut y prendre garde de bien près. Cela nous sépare toujours des séculiers, qui n'entreront plus chez nous, quand la porte et la chapelle, auxquelles on travaille, seront faites. Nous fûmes fort visités des Dames et Demoiselles de ce pays ou bien qui y habitent. Ils témoignent une grande joie de notre venue.

Vous serez possible en peine qui nous nourrissait, car il n'y avait pas moyen de faire cuisine sitôt, car la barque qui nous conduisait à Québec ne porta que nos corps seulement. M. le Gouverneur nous en faisait apprêter au Fort, tant aux Hospitalières comme à nous, et continua jusqu'à ce qu'on lui eût dit que nos vivres étaient arrivés. Le soir de notre venue, on fit le feu de joie pour la naissance de Monsieur le Dauphin. Il obtint du Révérend Père Vimont que nous y assistassions, puisque nous n'étions point encore renfermés. Il nous envoya querir par M. de Lisle. Nous y fûmes. Vous verrez toutes ces choses dans la *Relation*.

Le lendemain, on nous fit aller à Sillery, qui est le lieu où habitent plusieurs autochtones, tant chrétiens que catéchumènes. Il y a une résidence des Pères. L'église est comme une petite paroisse d'autochtones. Ce lieu est d'environ distant de Québec d'une lieue et demie; on y va par eau. M. le Gouverneur nous prêta encore sa chaloupe dans laquelle nous apprîmes des soldats qui la menaient, que M. le Gouverneur les avait envoyés avec des rafraîchissements au-devant de nous, sitôt qu'il avait su que nous venions. Car sitôt que

nous fûmes arrivés à Tadoussac, il monta une barque qui ne fut que peu de jours à arriver à Québec, et nous fûmes huit jours dans le Saint-Jacques, qui ne marchait point, faute de vent. Ces bonnes gens nous dirent qu'ils étaient venus vingt lieues et avaient été contraints de s'en retourner quand ils ne nous aperçurent point. Nous nous confessâmes à Sillery. Après, on y baptisa une fille âgée viron dix ans; Madame de la Peltrie fut sa marraine et la nomma Marie. On la lui donna par après pour pensionnaire; ç'a été notre première. Je vous laisse à penser la joie d'avoir à pratiquer notre institut dès le second jour de notre arrivée, envers cette petite créature nouvellement baptisée. La plupart des assistants pleuraient de joie en cette cérémonie. Auparavant que la commencer, les autochtones étant rangés sur des bancs, le R.P. Le Jeune les fit prier Dieu en leur langue et puis chanter le *Credo* et quelques cantiques qu'il a composés en leur langue. Si le temps me l'eût permis, j'avais proposé de l'écrire et de l'envoyer à mes soeurs. Ce pourra être pour une autre année. Je ne trouve rien d'agréable, comme d'ouïr chanter les autochtones, tant ils chantent doucement et s'accordent bien. J'admiraï la charité de ce bon Père: prendre la peine de chanter avec eux, et, dans une autre occasion, une fille autochtone ayant communié, s'aller mettre à genoux auprès d'elle et lui faire dire son action de grâce mot à mot. En effet, c'est un apôtre de ce pays et le père des autochtones.

Le lendemain, troisième jour d'août, nous sortîmes encore pour aller à Notre-Dame des Anges, distant environ demi-lieue de Québec. C'est la plus grande résidence des Pères. En passant nous vîmes le bâtiment des Hospitalières. Le lendemain, qui était jeudi, on alla remarquer un lieu pour faire notre bâtiment. Je sortis pour accompagner notre Mère. C'est un lieu très agréable et assez proche du Fort; il y a déjà un peu commencé à défricher, et M. le Gouverneur, qui y assistait, dit qu'il l'avait fait faire pour y mettre des Ursulines dès y a longtemps. Nous sortîmes encore le vendredi et le samedi pour aller à la sainte messe, et nous n'avons point sorti du depuis. Dès le dimanche, on vint nous dire la Messe en notre maison. Nous l'avons tous les jours en même lieu, qui est un petit coin de cheminée clos avec des planches, là où il n'y a que la place de l'autel et du prêtre, et celui qui aide à dire la messe; et nous avons la faveur d'avoir Notre-Seigneur tout proche à qui conter nos besoins. Vous entendez bien que c'est le saint Sacrement que nous avons en ce petit lieu. Le jour de l'Assomption, il se fit une procession générale des Français et des autochtones. Madame de la Peltrie servait de capitainesse aux femmes autochtones; elle marchait en tête avec deux de nos petites séminaristes à ses côtés. La procession vint en notre maison; on avait paré la chambre et dressé l'autel dedans. Le R.P. Le Jeune fit prier et chanter les autochtones; nous chantâmes aussi. On est tout ravi d'entendre nos Mères. Tous les fêtes et dimanches, il vient des gens pour ouïr vêpres que l'on chante. Nous sommes cinq: notre Mère d'un côté; Madame de la Peltrie, ma Mère de Saint-Joseph et ma soeur Charlotte de l'autre; et moi, je suis du côté de notre Mère. Il y a du plaisir de voir les autochtones auprès de la viole, quand on en joue: ils sont ravis. Il y eut un de ces premiers chrétiens, (c'est un nommé Nouel, dont il est parlé aux *Relations*), qui dit qu'il fallait apprendre cela à leurs filles. On ne s'en sert ni servira de la viole que pour attirer les autochtones. On baptise plusieurs autochtones, tant grands que petits. Le R.P. Le Jeune en a baptisé jusqu'à sept pour une nuit, depuis notre arrivée, et n'était une maladie contagieuse entre eux, qui est comme une sorte de petite vérole, qui les empêche de s'assembler, il se ferait bien d'autres conversions. Madame de la Peltrie a servi de marraine à plusieurs, entre autres de Pigarouich, qui est ce sorcier dont on a tant parlé, et maintenant bon chrétien.

Nous avons déjà six pensionnaires autochtones arrêtées, et par intervalles bien d'autres, et qui aurait le moyen de les nourrir et vêtir, on n'en manquerait pas. C'est une chose pitoyable que, manque d'un peu de pain, voir tant de gens se perdre. Nos Mères de Tours prient toutes les soeurs de leur communauté de demander par aumônes à leurs parents chacun une chemise pour les petites autochtones. Je vous fais la même demande et à toutes nos Mères des autres couvents, si vous le jugez à propos, comme aussi par aumône je vous demande des agneus: les autochtones y sont fort affectionnés; — Pigarouich, à présent nommé Étienne, après avoir perdu celui qu'on lui avait donné, vint dès le lendemain en demander un autre. Nous avons aussi des petites Françaises pour externes; il y en a déjà bien sept ou huit. Je crois qu'il n'y avait pas plus de huit jours que nous étions ici quand on nous les envoya.

Jugez si nous avons beaucoup de temps de reste avec le commencement d'une maison. Madame de la Peltrie a pris le soin de lever et habiller les petites autochtones; nous en avons de deux ou trois ans qui donnent le matin de l'exercice à celles qui ont bon coeur. Ma Mère de Saint-Joseph a pour obéissance la sacristie et le linge; elle a de quoi s'employer; pour les externes, cela nous est commun encore à elle et à moi; celles qui y ont le loisir y vont. Et moi, on m'a donné la charge de la *dépence*: vous pouvez conjecturer qu'il n'y a pas toujours des gens pour faire la cuisine; aussi est-ce ordinairement mon exercice. Encore qu'elle ne soit pas bien grande, il y en a pourtant assez pour m'employer: Je ne suis pas de grand effet. J'ai déjà appris

à faire la sagamité des autochtones: c'est le plus grand festin qu'on leur puisse faire que de les traiter avec cela.

Nous avons trouvé ici le R.P. Le Mercier. Je n'ai jamais rien vu de plus modeste que ce bon Père: sa seule vue donne de la dévotion. Il nous vint dire la messe et nous amena Joseph, qui a jà façon d'un saint. Il était ravi d'aise de nous voir et de savoir pourquoi nous venions. On lui fit quelque petit présent; il ne savait quelle reconnaissance nous faire. Ce pauvre homme, non content de nous faire expliquer ce qu'il voulait dire, il nous parlait encore des yeux. Ce semblait celui de qui il est parlé en la *Relation*.

J'aurais encore tant de choses à vous dire, si le temps le permettait, mais il faut que je finisse.
À Dieu, ma très chère Mère. Je m'attends que vous me tiendrez toujours pour ce que je suis en effet, ma très chère Mère.

Votre très obéissante et indigne fille en Notre-Seigneur,

Sr. Cécile de Ste Croix †
R(eligieuse) U(rsuline) I(indigne)
Du séminaire des Ursulines de Saint-Joseph de Québec

ce 2 septembre 1639

EXTRAIT DE LA REVUE « PASTORALE QUÉBEC », 24 AVRIL 1989

TABLE DES MATIÈRES

TRIPLE MISSION DE TOUTE VIE CONSACRÉE	3
PREMIÈRE PARTIE: LES INSTITUTS RELIGIEUX	5
Famille Mariste (s.m. et f.m.s.)	5
Filles de la Sagesse (f.d.l.s.)	10
Filles de Marie-de-l'Assomption (f.m.a.)	13
Religieuses Hospitalières de St-Joseph (r.h.s.j.)	21
Religieuses Notre-Dame-du-Sacré-Coeur (n.d.s.c.)	25
Servantes du Très-Saint-Sacrement (s.s.s.)	30
Soeurs de la Charité de Montréal (s.g.m.)	34
DEUXIÈME PARTIE: LES SOCIÉTÉS DE VIE APOSTOLIQUE	38
Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes (c.j.m.)	38
Prêtres des Missions Étrangères (p.m.é.)	40
TROISIÈME PARTIE: LES INSTITUTS SÉCULIERS	43
Oblates Missionnaires de Marie Immaculée (o.m.m.i.)	43
Institut Voluntas dei (i.v.d.)	45

TOUS LES ARBRES NE SONT PAS PLANTÉS ! 48

ANNEXE « DIEPPE-QUÉBEC 1639 » 50